PRESERVATIFS
ET
REMEDES
UNIVERSELS,

Tirez des Animaux, des Vegetaux, & des Mineraux.

Ouvrage Posthume de défunt Monsieur L'ABBE' ROUSSEAU, *Medecin du Roy, & ci-devant connu sous le nom de* Capucin du Louvre.

AVIS DU LIBRAIRE AU LECTEUR.

Les plus celebres Medecins de l'antiquité avoient pris un soin tout particulier de cacher leurs Remedes au Public sous des termes & des signes qui n'étoient connus qu'aux plus grands Philosophes. Ils étoient jaloux de leurs Secrets ; & croyoient que les meilleures choses deviennent méprisables à mesure qu'elles se rendent communes. Ce n'est pas ainsi que raisonnoit feu Monsieur l'Abbé Rousseau, autrefois si connu sous le nom de Capucin du Louvre, *& par son profond sçavoir dans la Medecine, & dans les autres Sciences. Sa charité étoit trop grande pour cacher ou rendre misterieux un Art si necessaire au Public. Vous verrez par ce petit Traité, qui n'est qu'un extrait de quelques-uns de ses Ouvrages, dont M. de la Grange-Rouge son frere a bien voulu vous faire present ; comme il a developé les mysteres des Sçavans Chimistes.*

Il fait voir dans cet Ouvrage qu'il y

a des Remedes universels ; & ce qu'il faut entendre par Remede universel.

Il ne prétend pas que les Remedes universels rendent l'homme immortel ; mais qu'ils guérissent toutes les maladies humorales en pacifiant l'Archée irrité, & en fortifiant les esprits languissans.

On y verra un Remede naturel ; qui est un élixir parfait, une quintessence specifique, & une semence vitale propre à reparer les esprits dissipez, à multiplier les principes radicaux, à rajeunir les vieillards & à prolonger leurs jours.

Vous y trouverez un précipité Diaphoretique, qui guerit toutes sortes de fiévres d'une seule prise ; même l'étique, les cancers, les loupes, les gangrennes, les ulceres externes & internes, l'hydropisie, l'asthme, & toutes les maladies chroniques.

Vous y apprendrez les sages précautions qu'il faut prendre pour guerir les maladies ; & sans lesquelles l'Archée s'échauffe davantage, refuse les Remedes & augmente l'idée qui fait son mal.

Vous y trouverez la Pierre admirable de Basile Valentin, qui guérit les vertiges ; la difficulté de respirer, & toutes les maladies qui proviennent du poulmon. Elle guérit aussi les maladies honteuses,

la peste, la jaunisse, l'hydropisie, toutes sortes de fiévres, & le poison. Elle fortifie tous les membres, le cerveau, la teste, l'estomach, & le foye : elle purifie le sang, rompt la pierre, provoque l'urine, arrête & pousse les menstruës, rend les femmes fecondes, guérit les suffocations de mere, les fistules, les os cariez, & les ulceres corrosifs.

Enfin vous y verrez la composition de l'incomparable pierre de Butler ; qui guérit presque toutes les maladies en la touchant avec le bout de la langue, ou en avalant l'huile dans laquelle elle aura trempé quelque temps.

AVERTISSEMENT.

En forme de Réponse.

Par Monſieur de la Grange-Rouge, Avocat au Parlement, frere de défunt Monſieur l'Abbé Rouſſeau, qui étoit Confrere de Monſieur l'Abbé Aignan, à une Periode de la Lettre d'un Anonyme touchant les belles découvertes & la grande capacité de Monſieur Aignan, inſerée dans le Mercure Galant du mois d'Aouſt 1699. imprimé à Nantes, page 41.

VOICI LES TERMES DE CETTE PERIODE.

Il promet (Monſieur Aignan) de nous donner la compoſition du veritable Baume tranquille, que lui ſeul a découvert ; & qu'on a falſifié dans des Ecrits donnez au Public ſous un nom emprunté, &c.

REPONSE.

A L'exception des plus grands génies, peu de perſonnes connoiſ-

ſent mieux que moi les rares talens de Monſieur l'Abbé Aignan. La ſcience que j'ai de ſes Principes, qui étoient communs à mon Frere & à moi, jointe à l'heureuſe experience que j'en ai faite dans les deux grandes maladies dont il m'a charitablement tiré après la mort de mon Frere, & la parfaite reconnoiſſance que je lui en dois & que j'en conſerverai le reſte de ma vie, m'engagent à publier de toutes manieres la capacité, le mérite & la charité de cet illuſtre & fameux Docteur.

Je ſçai qu'il eſt capable de tout ce qui eſt contenu dans la Lettre de l'Anonime, & encore davantage, qu'il peut perfectionner mieux que perſonne, & porter au plus haut point d'efficacité le Baume tranquille, & qu'il peut même en inventer d'une compoſition nouvelle, & une infinité de Remedes extraordinaires. A Dieu ne plaiſe que j'aye l'ingratitude & la témerité de vouloir obſcurcir ou rabaiſſer, & moins encore lui ravir la gloire dont il eſt ſi digne.

Mais je le ſupplie de me permettre de me plaindre de cet Anonyme, bien plus pour l'honneur de la memoire de mon Frere, qui m'eſt ſi chere, & où Monſieur Aignan eſt lui-même ſi inte-

reſſé, que pour le mien propre ; & de lui déclarer & à tout le monde, non pas en anonyme, comme il a fait, mais en faiſant publiquement ſçavoir mon nom & ma demeure ; que non ſeulement je n'ai point falſifié, comme il le ſuppoſe indignement, la compoſition du Baume tranquille, inventé par mon Frere ; mais que je l'ai donné au Public ſous le nom de Monſieur l'Abbé Rouſſeau ſon veritable auteur, avec les autres Secrets qu'il m'a laiſſez, tels qu'il les lui avoit lui-même deſtinez ; qu'il me les a communiquez, & qu'ils ſont écrits de ſa propre main, ſans aucune alteration, dans l'Original de ſon Livre, que je garde précieuſement.

Pluſieurs perſonnes de probité ſçavent, que je ne l'ai même fait imprimer, que pour ſatisfaire à l'intention & au zele charitable du défunt.

Si l'Auteur de cette Epître avoit un peu plus prudemment moderé le ſien, & voulu s'éclaircir de cette verité, il auroit pû prendre la peine de faire une aſſez agreable promenade à la Grange-Rouge, proche Montbaſon, qui eſt en petit un des plus beaux endroits de la Touraine, avant que de s'expoſer ſi témerairement à inſulter à la memoire

d'un auſſi illuſtre défunt que Monſieur l'Abbé Rouſſeau, & à accuſer fauſſement, pour ne pas dire davantage, la ſincerité d'un homme publiquement reconnu pour incapable de ſuppoſer.

On lui auroit montré avec plaiſir ce ſçavant Original, on n'en refuſe la communication à perſonne ; & s'il eſt capable d'en penetrer certains endroits, on lui auroit, comme on a fait à beaucoup d'autres, donné des lumieres pour approfondir les plus difficiles, & pour en faire (s'il eſt en état & d'aſſez bonne volonté) d'utiles expériences. En voici des idées, dont j'eſpere que les Sçavans me ſçauront bon gré, & à la faveur deſquelles il ſera facile de connoître, que ſi l'on veut envier à défunt Monſieur l'Abbé Rouſſeau l'honneur de l'invention du Baume tranquille contenu dans ſon Livre, & des principes dont il eſt rempli, je ſerai en droit de me récrier pour ſa memoire, & de publier, *Sic vos non vobis, &c.* Mais les habiles connoiſſent aſſez par ſa ſeule lecture, que la force de la ſcience qu'il contient ne peut proceder que du fond même de ſon veritable Auteur.

TABLE

DES CHAPITRES.

Chap. I. *Qu'il y a des Remedes universels; & ce qu'il faut entendre par Remede universel.* Page 1
Chap. II. *Préservatif universel tiré des Vegetaux.* 15
Chap. III. *Préservatif & remede universel tiré des Animaux.* 24
Chap. IV. *Premier Remede universel tiré des Mineraux.* 38
Chap. V. *Second Remede universel tiré des Mineraux.* 53
Chap. VI. *Troisiéme Remede universel tiré des Mineraux.* 94
Chap. VII. *Quatriéme Remede universel tiré des Mineraux.* 101
Conclusion. *Mercure des Philosophes. page.* 116

Fin de la Table.

PRE-

PRESERVATIFS ET REMEDES UNIVERSELS.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il y a des Remedes universels ; & ce qu'il faut entendre par Remede universel.

SI l'on n'avoit jamais ni vû ni entendu parler de ressort, de teinture, de verre, de cristal, de sel, de salpêtre, d'eau forte, de poudre à canon, & de tant d'autres merveilles que l'Art tire de la Nature, ou qu'il lui aide à produire ;

pourroit-on croire qu'il fût ſeulement poſſible de les inventer ?

Il ne faut donc pas ſi facilement diſconvenir des choſes extraordinaires qui paſſent nos idées, quand les Sages nous aſſurent de leur réalité. Ne ſeroit-ce pas être auſſi imprudent de les rejetter, parce qu'elles ne ſont pas encore venuës à nôtre connoiſſance, que témeraire de les condamner, parce que nous deſeſperons d'y atteindre ; au contraire, l'excellence du ſujet & le témoignage des Sçavans, ne doivent-ils pas reveler nôtre courage, & nous animer à la recherche de ce qui n'a pû échapper à leur ſagacité ?

Mais pour établir la verité des Remedes univerſels, il ſeroit inutile de recourir à l'autorité des grands Philoſophes & des Medecins extraordinaires qui n'en ont écrit qu'énigmatiquement : les eſprits préocupez n'en ſeroient que plus fortement confirmez dans leurs préventions. Attachons-nous plutôt aux Docteurs ordinaires de la Medecine ; & voyons comme ils en parlent.

Nous ne doutons pas, diſent *Ludovicus* & ſes Commentateurs, qu'il n'y ait des remedes d'une excellence particuliere, capables de fortifier puiſſam-

ment, & de purifier en même-tems toutes les ſubſtances du corps humain, & par ce moyen de le garantir & le tirer d'une infinité de maladies : *Diſſert. 1. de ſelectu remediorum*, pag. 56. *Credimus dari poſſe arcanum aliquod, inſigne totius corroborativum, vel mundificativum; complurium morborum ſolamen, &c.* Et nous ne diſconvenons pas des vertus, ſagement attribuées à quelques grands ſecrets, tels que ſont les Panacées, les Mercures des Philoſophes, les quinteſſences de Venus, l'or potable, & ſemblables; en les préparant ſcientifiquement, & les adminiſtrant avec circonſpection chacun ſelon ſa proprieté.

Mais nous ne prétendons pas approuver indifferemment tous ces prétendus ſecrets que les Charlatans exaltent infiniment au deſſus de leurs qualitez pour en tirer un gain ſordide; & que les perſonnes qui n'ont pas aſſez de connoiſſance de la Medecine, s'imaginent crédulement, & quelquefois funeſtement, avoir des vertus & des proprietez univerſelles; quoique ſouvent leur excellence prétenduë ne conſiſte que dans la difficulté de la recherche & de la dépenſe, ou tout au plus

(quand l'hyperbole & le leurre son levez) dans une vertu simple & foible, comme celle de la ptisanne d'orge qui convient à toutes les fiévres ; ou dans une qualité commune aux diaphoretiques, aux aperitifs, ou aux astringens usuels & ordinaires.

Ce sont les termes de *Ludovicus*; & voici ceux de ses Commentateurs *Wolffgangus*, *Wedelius*, & *Ettmullerus* : Dissertation premiere du choix des Remedes.

L'ignorance du peuple & la mauvaise application qu'on a faite des grands remedes, a rendu le nom même de Panacée ou Remede universel, odieux & ridicule. Cette ignorance vient de ce que le peuple ne connoissant pas assez la force & la nature des remedes, il en admire les effets particuliers, & leur attribuë aussi-tôt des qualitez universelles; puis au seul nom de Panacée on s'en sert indifferemment, sans distinction de temps & de circonstances, & par une mauvaise application on en reçoit plus de mal que l'on n'en esperoit de soulagement.

C'est pourquoi il est à propos d'éclaircir ce que c'est, & ce que l'on doit entendre par Remede universel, afin

que lon ne s'imagine pas qu'un tel remede puiſſe indifferemment guerir tous les défauts du corps humain. Quelle erreur de prétendre par ce moyen guerir les bleſſures, les fractures, les luxations, & ſemblables accidens qui demandent neceſſairement l'operation de la main & le ſecours de la Chirurgie ?

Par conſequent la vertu des Remedes univerſels ne peut être raiſonnablement étenduë qu'aux maladies dont Hypocrate a voulu parler par cet Aphoriſme ; *Natura morborum medicatrix* ; c'eſt la nature même qui guerit les maladies. Auſſi l'effet de quelque Panacée que ce ſoit ne conſiſte-t'il qu'à augmenter les forces de la nature, ou à corriger les cauſes occaſionnelles des maladies; d'où il s'enſuit qu'un remede univerſel n'eſt propre qu'à celles qui viennent des cauſes internes : encore ne faut-il pas prétendre exclure l'uſage de tout autre remede ; au contraire, les remedes generaux doivent toujours préceder comme des préparatifs neceſſaires ; & le regime de vivre doit toujours être preſcrit & obſervé ſelon les regles de la diette. Bien davantage, il faut dans l'adminiſtration même des remedes univerſels avoir égard à la difference du ſexe, & de l'â-

ge, & les rendre propres & ſpecifiques autant qu'il eſt poſſible par le mélange & l'union des remedes particuliers. Ce n'eſt, dit Ettmul. *cap. 3. de auxiliis*, qu'à faute d'obſerver exactement toutes ces précautions, que les ſpecifiques très-éprouvez & d'ailleurs infaillibles deviennent inefficaces.

Enfin, en ſe formant l'idée d'un remede univerſel, il ne faut pas s'imaginer qu'il puiſſe neceſſairement & infailliblement guerir toutes ſortes de maux & rendre l'homme immortel : c'eſt une penſée contraire au bon ſens ; mais l'on peut raiſonnablement aſſurer, qu'avec les préparations requiſes & les circonſtances neceſſaires, telles que les forces de la nature n'en ſoient point opprimées, ni la vertu du remede introvertie ; le remede univerſel aura infailliblement ſon effet, & guerira quelque maladie que ce ſoit. De même que le jalap qui eſt purgatif, ne purge pourtant point, ſi l'infuſion n'eſt faite dans un menſtruë convenable & approprié ; c'eſt l'eſprit de vin, & non pas l'eau, ou ſimplement le vin à cauſe du flegme abondant qu'il contient : parce que la vertu purgative du jalap reſide en ſa réſine ; pour la diſſolution de laquelle il

faut un diſſolvant ſpiritueux & non aqueux. Ettmul. *tom. 2. Schroderi dilucidati Phitologia, ſeu regn. vegetab. claſſ. 3. pag.* 326. Le jalap eſt pourtant purgatif en quelque menſtruë qu'on le mêle, mais on n'en ſçauroit tirer la réſine qu'avec l'eſprit de vin rectifié; c'eſt alors un purgatif violent, qui ne ſe donne qu'en petite quantité & mêlé avec d'autres purgatifs.

De ſorte que pour bien connoître la vertu eſſentielle des remedes univerſels, il faut remarquer que toute maladie a deux cauſes, la formelle & la materielle, ou occaſionnelle; & que l'une ou l'autre ceſſant, l'effet ceſſe. Or la cauſe formelle, efficiente & prochaine de toutes les maladies ſont les eſprits; c'eſt-à-dire, le principe vital qui eſt la premiere origine de la ſanté & de la maladie: lequel étant détruit par la mort; maladie, ſanté, tout ceſſe. L'on ne peut pas dire qu'un cadavre ſoit participant ni de l'un ni de l'autre. Mais ce même principe vital étant bien conſtitué & en parfaite œconomie, il fait merveilles: au contraire, s'il eſt bleſſé ou irrité par le trouble de l'œconomie du corps, il excite les aſſauts & les déſordres des maladies. C'eſt à peu près de

même, que les vices & les défectuoſitez des ſubſtances contenuës dans le corps humain, ſont les cauſes occaſionnelles ou materielles des maladies. De maniere que ſi ces parties & ces ſubſtances ſont parfaitement bien ordonnées & temperées, le corps eſt en ſanté; ſi elles ſont mal temperées, l'œconomie du corps en eſt troublée.

D'où il eſt facile d'obſerver, qu'ayant égard à ces deux genres de cauſes, les Remedes univerſels ont coutume d'operer en deux manieres, l'une en pacifiant les eſprits irritez, les fortifiant & les rendant ainſi capables de corriger les cauſes materielles des maladies, & de rétablir la paix & la tranquillité de l'œconomie naturelle. Un bon uſage de l'*Opium*, par exemple, aidé de quelques autres Anodins, fait ſouvent cet effet, en calmant tous les ſimptômes les plus preſſans, en fortifiant la nature, & par ce moyen la mettant en état de chaſſer ce qui lui eſt nuiſible. Et c'eſt ainſi qu'agiſſent le ſouffre doux du vitriol de Venus, & toutes les panacées qui ont pour baſe le cinabre naturel ou le cinabre d'antimoine.

L'autre maniere de laquelle les Remedes univerſels agiſſent ſur les cauſes

occasionnelles, est de les temperer en corrigeant & adoucissant l'excès des qualitez salées, dont Hypocrate parle, & qu'il nomme l'acide, l'amer, l'acre, le doux, l'acerbe, &c. selon Ettmul. *cap. 3. de auxiliis ; & cap. 2. de Medicinâ Hypocratis Chymicâ.* Et empêchant ainsi les précipitations, les coagulations, les effervescences. Ce qui se fait d'autant plus puissamment, que plus ces Remedes sont doüez de vertu diaphoretique ; les diaphoretiques étant d'ordinaire les remedes naturels & specifiques pour procurer ces sortes d'adoucissemens. Le Sel volatil huileux de *Sylvius* qui agit de cette sorte, est presque universel. Il tempere toute acrimonie, il calme tous les mouvemens désordonnez des humeurs; & par une douce transpiration il purifie tout le corps. Les Mercures fixez sont encore de ce genre, adoucissant toute âcreté par le moyen de leur souffre extraverty & de leur nature diaphoretique. Enfin les Sels universels de l'air que l'on prépare avec la rosée & l'eau de pluye, sont encore de cette cathegorie.

Mais si l'une & l'autre de ces deux vertus ; c'est-à-dire, la vertu de calmer & fortifier les esprits, & celle de tem-

perer & purifier les humeurs concourent dans un même Remede ; ſans doute que ce doit être un remede très-univerſel, tels que ſont les veritables Soufres naturels, métalliques fixez, leſquels temperent les puiſſances ou qualitez ſalines, & calment en même tems la fougue & l'impetuoſité des eſprits. La pierre de feu de Baſile Valentin eſt de ce genre ; elle approche même beaucoup de la pierre philoſophale par l'excellence de ſa vertu medecinale & métallique.

Outre cette façon d'operer des Remedes par leur attouchement corporel, & par certain mélange ou application de leur tiſſure materielle aux parties du corps humain ; il y en a une autre, dit Ettmuler, *cap.* 3. *de auxiliis*, enſeignée par Helmont, principalement dans ſon Traité intitulé, *In verbis, herbis & lapidibus eſt magna virtus.* Et cette maniere ſe fait ſans mixtion naturelle, mais ſeulement par certaine influence idéale, qui fait que les Remedes guériſſent radicalement. Cet Auteur (Helmont) croit, que les Remedes n'operent que dans l'eſtomac, & ſeulement ſur ſon archée : lequel à l'occaſion du remede forme diverſes idées ; ſelon la direction deſquelles il eſt conduit en la guériſon des ma-

ladies. Il aſſure, de plus, que les maladies ne viennent que des idées vicieuſes ou étrangeres de l'eſtomac ; & que les Remedes n'operent qu'en éteignant ces idées étrangeres, ou en formant & préſentant à l'archée d'autres idées contraires aux premieres comme dans un miroir ; à l'aſpect deſquelles nouvelles idées, il eſt rappellé au devoir de ſes fonctions naturelles, & dirigé de certaine maniere en la guériſon des maladies. Tout cela, dit-il, eſt confirmé par une infinité de guériſons promptes & comme ſubites, qui ſe font ſans aucun effet ſenſible du remede ni évacuation de la matiere morbifique, mais ſeulement par certaine grande émotion ou affection de l'ame, dont l'idée conduit diverſement l'archée à la guériſon des maladies.

Tout ce diſcours n'eſt qu'une traduction litterale d'Ettmuler, extrait du premier tome, chap. 3. *de auxiliis*, & du Commentaire ſur la Diſſertation de Ludovicus *de remediorum ſelectu*, tom. 2. *Nota.*

Mais de quelque façon que les Remedes agiſſent, tous ces Auteurs conviennent qu'il y a des Remedes univerſels. S'ils ſont rares, difficiles à découvrir & à préparer ; cela doit-il rebuter, ou plu-

tôt cela ne doit-il pas animer non seulement les curieux & les grands Philosophes, comme étoit nôtre illustre défunt; mais les Academies, les Facultez, les Universitez entieres à la pénétration & à l'explication des énigmes des Auteurs jaloux qui en ont écrit; & à la recherche de la perfection & publication de ces secours extraordinaires. C'étoit dans le genre de la Medecine le principal & sage objet des grands talens que le Pere des lumieres avoit si liberalement dispensez à défunt mon frere, pour les plus profonds mysteres de la Physique, de la Medecine, & de la Theologie. En verité la Medecine ordinaire n'est-elle pas trop foible? Quel secours en tire-t'on dans les grandes maladies? N'est-ce pas dans les extrêmitez pressantes que pour verifier cet Aphorisme; *extremis morbis extrema remedia exquisita sunt*; il faut avoir recours aux grands Remedes? Et dans les maladies ordinaires, ne feroit-on souvent point plus sagement de se contenter d'un bon regime, & d'un bon gouvernement, & selon le conseil du Prince même de la Medecine, de s'abstenir plutôt de tout Remede, que de s'exposer à des Remedes incertains & peut-être nuisibles? *Obti-*

ma medicina, medicinâ non uti.

Heureusement le Roi, que sa sagesse rend attentif à tout ce qu'il y a d'utile & de grand, vient d'établir une illustre Academie à Paris, pour suppléer à la negligence & à la jalousie des Supôts des Corps ou Communautez; & pour exciter en même tems l'ardeur & le courage des particuliers. Les Sçavans pourront y avoir recours, & y adresser leurs ouvrages, & esperer que sous la protection de LOUIS LE GRAND, leurs découvertes ne seront pas ensevelies dans un oubly éternel par l'ignorance, ni couvertes d'ingratitude par l'envie.

Peut-être que si la personne à laquelle il falloit s'adresser, (& à laquelle je me suis adressé de toutes les meilleures manieres qu'il m'a été possible) avoit été favorable à mon dessein; le Roi qui aime les grandes choses, auroit peut-être, dis-je, été bien-aise de faire éprouver l'efficacité du Remede naturel & incomparable, dont mon frere m'a laissé l'idée, & dont j'offrois de donner le secret à Sa Majesté. C'est un Elixir parfait, une quintessence specifique & naturelle, une semence vitale, propre à réparer les esprits dissipez, à multiplier les principes radicaux, à ranimer la vieil-

lesse, & à prolonger naturellement les jours jusqu'au terme ordonné de Dieu. Enfin, c'est une espece d'arbre de vie très-superieur aux Remedes universels & admirables, dont je vais expliquer les énigmes, & manifester les secrets. Tout mon regret est que le Roi en soit privé; ce n'est pas ma faute. Si celui-là étoit praticable par quelques particuliers, je le donnerois comme les autres de bon cœur au public: mais comme la préparation leur en est impossible, ainsi qu'à moi-même; la connoissance pouvant d'ailleurs en être perilleuse, l'usage en devient inutile, autrement que par la dispensation charitable de quelque Souverain. Je ne desespere pas neanmoins, si Dieu me conserve la vie, d'avoir avec le tems l'honneur de presenter à Sa Majesté quelques moyens qui pourroient, à mon avis, beaucoup contribuer à rendre son Regne encore plus éclatant, son empire encore plus florissant, & ses peuples encore plus heureux. Voici cependant quelques idées de Remedes universels émanez des lumieres & des principes de mon frere; que ma profession & l'état de mes affaires particulieres ne m'ont pas permis de préparer; & que les habiles qui

ont aſſez de loiſir & de zele pour le prochain, pourront avoir la ſatisfaction d'experimenter. Cette ſcience, (dit un de ces grands Philoſophes) & ces hauts procedez demandent un homme tout entier, abſolument débaraſſé des ſoins domeſtiques & des engagemens du ſiecle, *animum ſemotum à curis & ad nihil aliud applicatum.*

CHAPITRE II.

Preſervatif univerſel tiré des Vegetaux.

LE pain eſt ſi naturellement deſtiné à la nourriture des hommes, que même les oiſeaux, les poiſſons, les bêtes, & generalement toutes les eſpeces d'animaux l'aiment & le deſirent. C'eſt le meilleur, le plus ſolide, & le plus univerſel de tous les alimens. Le pain, (dit Sennerte *lib.* 4. *part.* 1. *cap.* 3. *de Cibo. Panis optimus cibus*) eſt un aliment ſi excellent, qu'il eſt propre à tous âges; qu'on peut le manger ſeul ou mêlé; qu'il eſt comme la matiere & la baſe de tous les autres, chair, poiſſon, legumes: à peine peut-on uſer des autres alimens ſans pain, que l'on n'en

reſſente quelque incommodité. L'on ſe dégoûte facilement des autres alimens, jamais du pain quand on eſt en ſanté, tant il eſt agréable & naturel à l'eſtomac. Les malades l'abandonnent même preſque touiours le dernier, & les convaleſcens l'appetent & le reprennent preſque toujours le premier. Enfin, le pain eſt un très-excellent aliment, principalement le pain de pure farine de froment. Le froment, ajoûte cet Auteur, eſt chaud & humide, & donne plus de nourriture, plus ſolide & plus ſaine qu'aucun des autres grains; parce que ſa trop grande humidité eſt temperée dans la façon du pain, dont la préparation eſt exquiſe. La fermentation en corrige la viſcoſité, & la cuiſſon en déſeiche l'humidité. Par la fermentation, quand elle eſt bien faite, les parties groſſieres ſont ſubtiliſées, les viſcides rareſiées & toutes renduës legeres & participantes de la nature de l'air, & plus propres à la digeſtion. Enfin, c'eſt le propre du pain, dit la Sainte-Ecriture, de fortifier le cœur de l'homme: *Panis cor hominis confirmat.*

Le vin, au rapport de Schroder, eſt appellé par Paracelſe, le ſang de la terre; par Quercetan, le Prince des

Vegetaux,

Vegetaux, comme plus chargé de Vitriol qu'aucun autre; & l'Ecriture-Sainte assûre, qu'il réjoüit le cœur de l'homme; *Vinum lætificat cor hominis*; il contient un principe singulier de joye & de santé. C'est un aliment d'une excellence si particuliere, qu'il tient aussi du médicament. Il est narcotique, soporatif, inebriatif, & purgatif quand il est pris avec excès: mais quand il est pris avec temperance, il est confortatif, stomacal, cordial, cœphalique, diaphoretique, diuretique, sudorifique, laxatif: agissant selon la disposition qu'il trouve. Il ranime les esprits languissants, il répare les forces dissipées; c'est le plus prompt, le plus puissant, & le plus agréable restaurateur des natures épuisées. De quel usage n'est-il point dans la Medecine? Combien de préparations ne fait-on point avec le vin & les parties du vin; l'esprit, le vinaigre, le tartre? C'est un dissolvant presque universel: du moins c'est un sujet dont on en peut tirer de très-excellens. Enfin, l'esprit de vin est appellé par le vulgaire, & par les Medecins mêmes, Eau-de-vie; & par Zapatha, or potable vegetal, comme une essence propre à conserver & rappeller la vie dans les accidens les

plus déſeſperez, & comme un plus puiſſant confortatif que l'or potable même.

Le Genévrier eſt un arbriſſeau ſi précieux, quoique très-commun en Europe ; que Vanhelmont, Tackius & pluſieurs autres, qui le croyent incorruptible, le ſubſtituent au cedre. Helmont prétend, que l'on peut en préparer un remede incomparable pour la conſervation & prolongation de la vie, juſqu'au terme naturel marqué par la Sageſſe Eternelle. J'en ai donné le procedé à la fin du livre de mon frere. Le fruit du Genévre eſt une eſpece d'aliment médicamenteux ; on en fait une boiſſon avec de l'eau pure, qui a beaucoup de rapport au vin, & l'on tire du Genévre tant de Remedes ſinguliers, pour tant de grandes maladies, que l'on peut raiſonnablement conclure avec tous les Allemans, qui l'appellent leur aromat, au raport d'Etmuller ; qu'il a des proprietez univerſelles. Il corrige & purifie le mauvais air, l'air peſtilentiel ; c'eſt le meilleur & le plus puiſſant de tous les ſtomachiques : & c'eſt pour cela que Vanhelmont, qui met le principe de la vie, & le ſiége de l'ame dans l'eſtomac, dit, que c'eſt une eſpece d'arbre de vie,

C'eſt un grand ſudorifique & diuretique, auſſi eſt-il admirable pour les reins ; il provoque l'urine, pouſſe le ſable & préſerve de la gravelle. Il déſopille la ratte & *l'uterus* ; il eſt propre contre la phtiſie, & les ulceres des poûmons, les coliques, la néfrétique, les vapeurs, la paraliſie, l'hydropiſie, le ſcorbut, les affections des nerfs ; enfin, diſent les Medecins, il eſt excellent contre les maladies malignes, les poiſons, la peſte, les malefices & les enchantemens : voila comme ils en parlent.

Le pain eſt un aliment ſimple, mais le meilleur & le plus univerſel de tous les alimens. Le vin eſt un aliment médicamenteux, le plus naturel & le plus prompt de tous les remedes. Le fruit de Genévre eſt un médicament alimenteux, le plus innocent & le plus efficace des ſimples médicamens. De ces trois excellens ſujets bien choiſis, unis par une préparation philoſophique en une Eſſence douce, il réſulte un reſtaurant & confortatif ſi puiſſant, qu'il peut tirer une infinité d'agoniſans, pour ainſi dire, des bras de la mort même ; & rétablir les natures les plus épuiſées, autant qu'elles ſont capables de rétabliſſement, & que les malades d'ailleurs déſeſperez

ont pourtant encore de reſte & de fond de vie.

PRE'PARATION.

PRenez d'excellent pain, croûte & mie, non brûlé, mais bien cuit, fait de fleur de farine de bon & pur froment d'un an : tant parce que le grain n'eſt en ſa parfaite maturité qu'après qu'il a ſué dans la gerbe, & que l'hyver en a concentré toute la vertu dans le grenier ; que parce que l'immaturité & la crudité en tous alimens, eſt une eſpece de poiſon ſi contraire aux diſpoſitions neceſſaires à la nutrition, que ce n'eſt que pour en prévenir les mauvais effets que l'on prépare les alimens par tant de coctions, de digeſtions & d'alterations précedentes, par le moyen deſquelles on les meurit & les rend propres à être transformez par le ferment humain en nôtre ſubſtance même ; coupez tout le pain en roties, & le faites effectivement rotir devant un feu clair & ſec, ſans fumée, juſqu'à ce que toute l'humidité ſuperfluë ſoit exhalée, & toute la mie ſoit très-ſeche & bien rotie dedans, ſans que rien ſoit pourtant brûlé. Réduiſez ces roties en eſpece de

poudre groſſiere ; & mettez une livre de cette poudre dans une cucurbite de verre double, avec quatre onces de graines ou bayes de Genévre, très-mures, bien ſeches, ſans évaporation que de l'humidite ſuperfluë, & choiſies entre une quantité ſuffiſante, gardée juſqu'après l'hyver pour les raiſons ci-devant expliquées, & broyées auſſi en poudre groſſiere ; & mettez ſur le tout deux livres de ſimple Eau-de-vie, tirée de vingt livres d'excellent vin rouge de Bourgogne, après l'hyver, ou de ſemblable vin très-mur, de qualité bien temperée ; parce que les eſſences tiennent toujours des premieres qualitez des ſujets dont elles ſont tirées, cela eſt naturel. Vous voulez un excellent confortatif, cherchez-le donc dans des ſujets naturellement excellens, & naturellement abondans. Or dans la famille des Végetaux rien de plus grand & de plus propre à ce deſſein, que l'union philoſophique du pain, du vin, & du Genévre en une douce Eſſence. Adaptez donc ſur la cucurbite un très grand vaiſſeau de rencontre, ſans luter trop exactement les jointures ; au contraire les diſpoſant de maniere à y pouvoir faire quelque petite ouverture avec une épin-

gle, pour laiſſer échapper le gas, c'eſt-à-dire les eſprits incoërcibles, qui pourroient caſſer les vaiſſeaux. Mettez en digeſtion dans du fumier de Cheval pendant quarante jours; & après avoir très-bien luté la cucurbite & mis un chapiteau à bec deſſus, exactement luté au lieu du vaiſſeau de rencontre, que vous aurez ôté; vous diſtillerez à feu gradué juſqu'au dernier degré de ſiccité parfaite, (pourtant ſans torrefaction ni uſtion) toutes les ſubſtances qui voudront paſſer, dans un grand Balon bien luté au bec du chapiteau. Puis vous ſeparerez par la rectification ſelon l'art, l'eſprit, le flegme & l'huile, que vous garderez à part. Remettez le flegme ſur le *caput mortuum* en nouvelle digeſtion pendant huit ou dix jours; puis verſez toute la liqueur par inclination dans une autre cucurbite, & la diſtillez juſqu'à ſec pour avoir le Sel. Réïterez cette operation juſqu'à ce que le *caput mortuum* ne vous donne plus de Sel, & ſoit devenu inutile. Jettez-le comme un ſimple excrément, & gardez le flegme pour ſervir de vehicule; remettez l'Eſprit, l'Huile & le Sel en digeſtion; circulez pendant quarante jours; vous aurez une Eſſence exquiſe, capable de for-

tifier tellement la Nature, qu'elle resistera à une infinité de maladies; & de ranimer si promptement les esprits mourans, qu'elle rappellera presque de l'agonie.

L'usage dans les extrêmitez, est d'en prendre depuis quinze ou vingt jusqu'à trente, quarante, cinquante & soixante goutes, dans une cüillerée de son propre flegme; ou dans quelque vehicule specifique & approprié à la maladie; avec discretion, selon l'âge le temperamment l'état du malade, & les autres circonstances; puis tous les jours soir & matin dans un boüillon convenable jusqu'à parfaite convalescence.

Et en préservatif, l'on en peut prendre trois ou quatre fois l'année, chaque fois pendant quinze jours ou trois semaines: plus ou moins, selon le besoin; tous les matins, dans un boüillon ordinaire.

Ceux qui sont sujets, ou qui ont de la disposition à quelques infirmitez particulieres, peuvent prendre cette Essence un tems suffisant, & des doses convenables, dans des vehicules specifiques ou appropriez, dont les livres ordinaires sont remplis: entre lesquels ils pourront choisir, par l'avis de leur Me-

decin, ceux qui leur feront les plus propres.

CHAPITRE III.

Préſervatif & Remede univerſel, tiré des Animaux.

MOn Frere a donné dans le ſeptiéme Chapitre de la ſeconde partie de ſon Livre, la méthode certaine & philoſophique de préparer la veritable & parfaite Eſſence des Animaux par l'exemple de celle des Viperes. Il a en même tems fait connoître l'excellence de ce grand Remede, d'ailleurs ſi commun& ſi uſité dans la Medecine. Tous les Auteurs en font des éloges extraordinaires comme d'un très-ſouverain Remede contre toutes les maladies malignes, contagieuſes, & procedantes de corruption & de cauſes véneneuſes, fiévres, lépre, ſcorbut, verole, peſte. L'eſſence de vipere, diſent pluſieurs Auteurs, puriſie ſi parfaitement la maſſe du ſang, & perfectionne tellement la nature par ſon Baume vital; qu'elle repare les temperamens uſez, procure la fecondité & redonne en quelque façon de

de la jeuneſſe. Cet inſecte eſt plus vif & plus venéneux que les autres Serpens. Il produit ſes petits vivans, au lieu que les autres ne ſont que des œufs; marque qu'il poſſede un plus grand principe de vie : *vipera quaſi vivi para, id eſt vivum partum edens.*

Le Cerf, dit Etmuller, eſt un animal très-parfait, tout entier alexitere, tout antidote. Toutes ſes parties dûëment préparées ſont autant de diaphoretiques & de ſudorifiques puiſſans, qui chaſſent par la tranſpiration & par les ſueurs les venins des maladies malignes. Ce ſont des Remedes aſſurez contre la pleureſie, la colique, les ſuffocations uterines, les avortemens, la goute, l'épilepſie. On tire ces grands Remedes du bois, de la nappe, de l'os qui ſe trouve dans ſon cœur, du tallon, du membre, des daimtiers ou teſticules, de la moëlle, du ſang, des larmes, de la graiſſe & principalement d'une certaine pierre que l'on trouve quelquesfois dans ſon cœur, dans ſon eſtomac, ou dans ſes inteſtins. Elle eſt comparée en vertu au Bezoard naturel; cette pierre merveilleuſe qui ſe trouve dans le ventricule des Daims des Indes Orientales & Occidentales, qui eſt ſi ſouve-

raine, que Schroder la tient comme universelle & admirable contre les vertiges, le mal caduc, les sincopes, les palpitations de cœur, la jaunisse, la suppression des mois, la gravelle, la colique, la dissenterie, les accouchemens difficiles, la passion mélancolique, les fiévres malignes, les poisons, la peste, les cancers, & les écroüelles. Les Cerfs sont d'une si longue vie, que l'on assure, qu'ils vivent plusieurs siecles; outre que Pline dit, que l'on en a pris avec colliers d'or plus de cent ans après la mort d'Alexandre, qui les leur avoit fait mettre; en sorte même que ces colliers étoient recouverts de leur peau. Il est certain que l'on en a trouvé de semblables en Allemagne & en France. Ce sont les Cerfs, dit le même Auteur, qui ont enseigné la vertu vulneraire du dictame, principalement pour les playes des fléches. Ils n'ont point de fiel; mais on prétend qu'on leur trouve au bout de la queuë un Ver tirant sur la couleur du fiel, qui est un poison aussi prompt & aussi dangereux que le Napel. Enfin pour preuve de l'excellence de la nature du Cerf, Furetiere rapporte dans son Dictionnaire, que Jean André Graba Medecin d'Erford a fait un Traité

physique & médical qu'il appelle élaphographie.

L'Homme est le Roi des Animaux. Son ame immortelle, qui l'égale aux Anges mêmes, non-seulement communique à son corps par son union personnelle, cette dignité auguste dont la majesté reluit sur sa face, & qui le rend respectable & formidable aux autres creatures animées ; mais encore elle exalte & perfectionne par le ferment vital des irradiations spirituelles de son idée lumineuse toutes ses vertus physiques, & toutes ses proprietez naturelles.

Cela se fait de la même maniere que l'ame communique aux organes de la raison l'aptitude & la participation à la faculté & aux actes du raisonnement ; aux organes des sens, la sensation ; aux organes de la végetation, l'accroissement ; aux organes de la vie, le mouvement & le repos. Elle est la source immediate & le principe actif, d'où émanent essentiellement toutes les admirables vertus qui produisent ces nobles & sublimes operations.

Les Esprits corporels dont elle se sert, n'en sont que les instrumens, qui perissent dans peu avec le reste de la ma-

tiere par leur propre diſſolution, auſſitôt que l'ame s'en ſepare & les abandonne à l'activité prédominante de l'Eſprit univerſel de l'air, dont le propre eſt d'alterer & de corrompre les eſtres élementaires.

Que l'ame ſoit unie au corps immediatement, ou par l'interpoſition d'un moyen neutre, cela eſt ici indifferent. Mon Frere prouve clairement dans ſon Traité Theophyſique; que l'homme eſt composé d'un corps materiel, d'un archée ou eſprit corporel formateur & directeur des organes, d'une ame animale & brutale, & d'une ame ſpirituelle & intellectuelle. Il ſuffit à nôtre ſujet que cette ame ſpirituelle, cette intelligence même eſt unie perſonnellement au corps, auſſi bien qu'à l'eſprit ou archée & à l'ame animale: que cette perſonnalité fait que par la communication des idiômes, le corps eſt éleve à la participation de toutes les qualitez de l'ame.

Nul autre Animal n'approche donc de la perfection & de l'excellence des proprietez ſeulement naturelles & medecinales du corps humain, qui contient en ſoi un principe de vie permanente, comme originairement deſtiné à l'impaſſibilité & à l'immortalité. Ce n'eſt qu'en

punition du peché, par lequel l'ordre de sa nature a été interverti & non pas aneanti, que le corps de l'homme est devenu sujet à la mort, *& per peccatum mors.* Sans le peché, l'homme ne seroit jamais mort. Il ne seroit pourtant pas éternellement resté sur la terre, il est destiné pour le Ciel. Mais il devoit l'acquerir par les œuvres meritoires de sa fidelité.

Dieu l'avoit mis dans le Jardin de délices pour y sacrifier, & pour le défendre de l'entrée du tentateur, *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur, & custodiret illum.* Pour y travailler à la consommation de sa perfection, en meritant par l'exercice des vertus, c'est-à dire par le sacrifice de ses adorations, de ses prieres, de ses loüanges, & principalement par la soumission de son esprit & par le sacrifice de son cœur & de sa volonté (œuvres par excellence qu'il y devoit operer); en meritant ainsi, dis-je, la grace de sa confirmation dans la justice. Donc lors que l'homme innocent auroit été confirmé dans la justice dans laquelle il avoit été créé, ne lui restant plus rien à desirer sur la terre, content d'y avoir par le secours du fruit de l'arbre de vie prolongé ses jours à sa

discretion ; l'homme sans doute alors embrasé de l'ardent desir de posseder pleinement & souverainement son Créateur & son Dieu, seroit comme dans une espece de sommeil, pour ainsi dire, ou plutôt de repos agréable & doux, devenu ce que les Saints après leur mort, appellée le sommeil des Justes, deviendront lors de la Resurrection. L'ame aidée d'une surabondance de grace auroit par l'impression & la communication de ses qualitez lumineuses, spirituelles, saintes & glorieuses, illuminé, spiritualisé, sanctifié, & glorifié son corps parfaitement disposé à les recevoir par la sublimation (pour ainsi dire) continuelle de sa matiere, & par l'exaltation souveraine de ses perfections. Enfin, par un ravissement saint & amoureux, elle l'auroit transporté dans le Ciel pour y contempler face-à-face, & sans énigme dans une vision intuitive, immediate, unitive & beatifique, l'essence même de la Divinité ; & joüir pendant une éternité bienheureuse de la plenitude de repos, de paix & de gloire que donne la très parfaite possession de Dieu.

De quelque maniere que cela se fût fait, il se seroit fait ; puisqu'il se doit

faire, & qu'il se fera si necessairement & si infailliblement pour entrer dans le Ciel, que le corps ne peut y entrer sans cette transformation.

Or quoique la nature humaine soit devenuë mortelle par le peché, les hommes neanmoins vivoient dans les premiers tems une suite de siecles; des sept, des huit, des neuf cens ans. Combien même n'auroient ils point vêcu davantage, & combien ne vivroient-ils point encore, si leurs jours n'avoient été limitez pour l'avenir au terme court de leur durée presente, par le Maître de l'Eternité? *anni eorum septuaginta, &c.*

Qui peut donc douter qu'il n'y ait essentiellement dans le corps même de l'homme, un principe naturel & une semence feconde de durée très-solide & de vie perpetuelle; puisqu'elle n'a été qu'interrompuë & non pas éteinte par l'accident fatal du peché, & qu'elle doit un jour bien plus parfaitement renaître, pour s'immortaliser par le miracle de la Resurruction.

Les Medecins reconnoissent si veritablement ces grandes qualitez dans le corps humain, qu'il n'a presque aucune partie dont ils ne tirent des remedes

extraordinaires. C'eſt-à-dire qu'ils y trouvent des ſemences & des principes extraordinaires de vie & de perpetuité. Ils aſſurent que l'on en tire pluſieurs du lait & du ſang menſtruel ; ainſi que de l'arriere-faix, de l'urine, des excremens, du ſang, de la mumie, de la graiſſe, des os du cerveau, du fiel, de la peau, &c. & que ces remedes ſont d'une efficacité ſinguliere contre l'aſthme, la phtiſie, les éreſipelles, les goutes, l'épilepſie, les avortemens & toutes les maladies du ſexe, la peſte, la jauniſſe, l'hydropiſie, la cachexie, les obſtructions, le calcul, les fiévres, le ſcorbut, les langueurs, les coliques, la lethargie, les maladies des hipocondres, l'extinction de la faculté fermentative de l'eſtomach & du ſang, les venins, les morſures des bêtes enragées, les pertes de ſang des femmes, l'apoplexie, les ſuffocations de matrice, les accouchemens, les tremblemens de membres, les relaxations des tendons, les retreſſiſſemens & endurciſſemens des fibres, la perte de memoire, la ſurdité, les maux des yeux, & contre les maladies qu'ils appellent magicomagnetiques & tranſplantatives. Enfin Beker dans la Preface de ſon Medecin Microcoſmi-

que dit, qu'encore qu'on puiſſe tirer des autres ſujets, & des poiſons mêmes, ainſi que des autres Animaux, une infinité de Remedes exquis; il a neanmoins plû à Dieu d'en mettre dans le corps humain d'une excellence qui ſurpaſſe tous les autres; ayant voulu renfermer dans l'homme ſeul, comme dans le centre de toutes les creatures ſublunaires, toutes les vertus naturelles les plus excellentes. Or la belle & divine harmonie, continuë cet Auteur, qui ſe trouve entre les parties; par laquelle un membre eſt propre à ſoulager le même membre & la même partie; prouve combien il eſt évident & certain, qu'on peut tirer de très-grands Remedes du corps humain; les choſes ſemblables étant conſervées par leurs ſemblables. Si veritablement, ajoute Beker, que certaine partie des Brutes ſoulagent & gueriſſent les mêmes parties du corps de l'homme, par exemple, la cervelle du Lievre eſt bonne aux maux de tête, ainſi que le poulmon de Renard & de veau aux phtiſiques & aux pulmoniques; le cœur du Cerf eſt un grand cordial; le géſier de poule fortifie l'eſtomach; le foye de loup eſt bon aux hepatiques, la verge de Cerf aide à la generation,

&c. Et entre plusieurs autres procedez, cet Auteur donne sur la fin de son Livre une quintessence humaine; qu'il prétend être le caractere de toute la nature ; & que par cette raison il appelle du nom de Microcosme ou abregé du monde.

PREPARATION.

PRenez deux livres de chair de viperes ; seichez la doucement, comme il est enseigné dans le Livre de mon Frere & la reduisez en poudre grossiere. Prenez deux onces de poudre de bois de Cerf, & tout le cœur, la verge, les testicules, de la moelle, du sang & de la chair d'alentour des reins, qu'on appelle les grands & les petits filets, avec les reins mêmes, autrement les rognons, & (s'il s'en peut trouver) cette pierre de bésoar dont il a été parlé, du tout ensemble pour faire quatre livres de poudre. Prenez quatre onces de poudre d'urine humaine dont l'humidité aura été doucement évaporée, & quatre onces de poudre d'excrements humains, doucement déseichez, avec une livre de poudre de sang humain, dont l'humidité superfluë ait aussi été doucement évaporée, & qui ait été ti-

rée de personnes saines, robustes & jeunes, aussi-bien que l'urine & les excrements. Assemblez toutes ces poudres ainsi disposées du poids de huit livres. Je ne repete point les raisons de cette simple preparation premiere, si importante que mon Frere en a fait une observation particuliere dans le chapitre 7. de la seconde partie de son Livre page 122. Paracelse dit au premier chapitre de son Livre des trois premieres essences dont le corps engendrez sont composez, que la forme du mercure est en liqueur, celle du souffre en huile, celle du sel en Alkaly : au second chapitre, que l'urine n'est qu'un sel superflu, & la matiere stercorale un souffre aussi superflu ; mais qu'il ne s'évacuë point de superfluitez de la liqueur; & que la liqueur (c'est-à-dire le mercure) demeure toute dans le corps. L'on pourroit pourtant dire que le superflu du mercure s'évapore par la sueur. Procedez ensuite exactement, comme il est enseigné dans le Chapitre sept de la seconde partie du livre de mon frere page 1. 3. &c. pour faire l'essence parfaite de viperes ; en mettant peu à peu toutes vos poudres dans un grand vaisseau fait de bon bois d'un vieux tonneau où il n'y ait eu que

d'excellent vin, avec huit livres de Mâne choisie, & 16 livres de bon miel de Narbonne en bonne fermentation, avec cinquante pintes, c'est-à-dire environ cent livres d'eau de fontaine bien pure. Suivez puis après à la lettre en bon artiste tout son procedé; & si vous êtes habiles, jugez par l'excellence de la simple essence de viperes dont il a manifesté le secret par toutes les proprietez que les Auteurs attribuent au Cerf, & par la suréminence qu'ils reconnoissent dans les qualitez du corps humain, quelles insignes & universelles vertus doit avoir une essence parfaite, qui resulte de l'union philosophique du plus medecinal de tous les insectes, du plus parfait des simples Animaux, & du corps de l'homme même, qui contient éminemment toutes les proprietez de tous les autres Estres.

Je pourrois ici m'étendre sur les loüanges d'un Remede si universel & si excellent; mais j'en laisse le jugement à Messieurs les Medecins. Je n'entre point aussi dans tous les raisonnemens que l'on peut faire pour & contre ce Remede: mon Frere les a prévenus, & il y a sçavamment satisfait dans tout le cours de son Livre.

L'usage & la dose de ce Remede seront faciles à prescrire à ceux qui auront le talent de le préparer. La dose ordinaire est de cinq ou six goutes dans un vehicule convenable à la maladie. Un peu plus ou moins ne peut nuire ; car il n'est pas de ce Remede comme des autres.

J'ajouterai seulement, qu'en joignant ce qui provient des vegetaux & des Animaux, & travaillant ensemble tous ces sujets par une seule & même préparation ; il doit necessairement resulter de l'union parfaite de ces matieres Balsamiques un baume incomparable & souverain, qui sera un Remede specifique pour la guerison des contusions, des playes, des ulceres & des autres maladies ci-devant nommées. Vôtre Essence sera bien faite, si elle n'a point une odeur puante & cadavereuse, & si elle rend une odeur agreable & balsamique, & pour lors vous pouvez vous vanter d'avoir un Remede d'un usage doux, facile & agréable, qui sera d'une efficacité prompte & certaine, d'une vertu excellente & universelle.

CHAPITRE IV.

Premier Remede universel tiré des Mineraux.

LE veritable Mercure diaphoretique décrit par Vanhelmont dans son Traité des Fiévres, chapitre 14. article 7. est un des plus grands Remedes & des plus universels, quelque difficile qu'en soit le procedé. Les bons Artistes auroient souvent réüssi, si ce Philosophe avoit été moins jaloux de son secret qu'il appelle l'élement du feu de Venus: c'est à-dire, l'esprit doux de l'huile verte ou souffre volatil externe du vitriol de cuivre, dont mon Frere a si clairement enseigné l'extraction dans le chapitre 10. de la premiere partie de son Livre. Aussi-tôt que je pourrai achever la traduction du Traité Theophysique qu'il m'a laissé, on connoîtra que son rare genie lui donnoit la connoissance des plus hauts mysteres de la Physique & de la Theologie, qu'il sçavoit encore mieux que la Medecine. Il avoit à force d'étude, de travail, & d'experiences acquis la connoissance de ce ra-

re ſecret : mais Dieu qui eſt le maître de tout, n'a pas voulu lui donner la conſolation de le mettre en uſage, ni d'en profiter. Au contraire, ſa Providence dont les ordres ſont incomprehenſibles, permit qu'une grande phiole de cette precieuſe Eſſence que mon Frere avoit préparée avec tant de ſoin à Rome pendant la derniere Ambaſſade de feu Monſeigneur le Duc de Chaulnes qu'il eut l'honneur d'y accompagner, tombât malheureuſement dans la mer lors qu'ils débarquerent. Mon Frere fit cette perte ſans qu'on en ait apperçû la moindre émotion ſur ſon viſage, ainſi que cet illuſtre & ſage Seigneur m'a fait l'honneur de me dire. Nous avions recommencé mon Frere & moi cette operation lors de ſon établiſſement à Paris ; & il ne reſtoit plus à faire que les diſtillations & rectifications. Mais celui qui gueriſſoit les autres avec tant de ſuccès, fut lui même emporté par une maladie qui ne lui dura que cinq jours pendant que j'étois à l'agonie. Cette précieuſe Eſſence fut encore perduë, parce que tout fut pillé, à cauſe que mon Frere étoit Religieux, & que differentes perſonnes prétendoient à ſa ſucceſſion. Je ne pûs ſçavoir ce que cette

préparation étoit devenuë ; & ma profession, ni mes affaires ne m'ont pas permis de m'attacher en particulier ; comme je l'aurois pû avec mon Frere, à ces belles experiences. Je me contente d'en faire part aux gens du métier. Je ne doute point que les habiles ne me sçachent bon gré de leur avoir ouvert les yeux sur l'usage qu'on en peut faire. Je vous conseille pour cela de lire avec attention tout le Livre de mon Frere, & de méditer profondément les chapitres 9. & 10. de la premiere partie. Vous en ferez ensuite l'application aux traductions des Auteurs que je vais citer, & aux explications que j'ajouterai aux endroits énigmatiques. Mettez ensuite vous même la main à l'œuvre pour vôtre satisfaction particuliere, pour le soulagement du prochain, & pour la gloire de Dieu.

Mercure diaphoretique.

Voici une traduction litterale de quelques Auteurs, avec l'explication des endroits énigmatiques, pour faire le veritable Mercure diaphoretique.

Jean de Vigo, seconde Partie, ou Pratique de la Chirurgie liv. 5. *de additione*

additione auxiliorum multorum.

Voici la préparation d'une Eau très-forte avec laquelle nous préparons nôtre poudre diaphoretique ; cette Eau ôte les chairs superfluës, elle est bonne aussi pour les fistules, & une seule goute de cette Eau peut consumer les chairs superfluës & les verruës.

Prenez de l'orpiment citrin, de la fleur d'airain, c'est à dire, du verd de gris, deux onces de chacun, du selnitre deux livres & demie, de l'alun de roche deux livres, & du vitriol romain trois livres. Broyez le tout ensemble, & le mettez dans une cucurbite de verre bien lutée avec son chapiteau & son recipient que vous luterez bien. Mettez-là au fourneau à feu lent au commencement. Faites distiller en augmentant le feu peu à peu, jusqu'à ce que le recipient commence à rougir. Puis augmentez encore le feu jusqu'à ce que toute l'eau soit distillée : cete eau a une grande vertu.

Voici la maniere de faire nôtre poudre. Prenez de l'eau forte ci-dessus une livre & demie, de l'argent vif une livre. Mettez l'eau & l'argent vif dans une cucurbite bien lutée & assez grande pour tenir trois livres. Laissez le tout ensem-

ble pendant 24. heures dans la cucurbite bien bouchée. Puis mettez la cucurbite au fourneau à feu lent au commencement, avec ſon chapiteau & ſon recipient bien lutez. Faites diſtiller juſqu'à ce que augmentant le feu peu à peu le recipient (qui doit être trois fois plus grand que la cucurbite) commence à rougir; & fortifiant le feu, faites diſtiller, juſqu'à ce que toute l'eau ſoit paſſée dans le recipient. Cela fait, caſſez la cucurbite, & ôtez tout ce que vous trouverez d'argent vif calciné ou changé en couleur de minium, ſeparez-le & le purgez de tout ce qui ſe trouvera de blanc ou de jaune: & parce que cette eau avec l'argent vif a coutume de produire dans le cou de la cucurbite certaine blancheur comme un ſel très-blanc, qui eſt un très bon ſublimé; ayez ſoin de ſéparer ce ſublimé exactement de la poudre rouge, crainte qu'elle ne fît de la douleur: puis mettez cette poudre calcinée dans un mortier de métail, & la broyez avec un pilon juſqu'à ce qu'elle ſoit très-ſubtile. Enſuite mettez-la à feu fort pendant deux heures dans un vaiſſeau d'airain, la remuant toujours avec une baguette; toutes les fumoſitez venimeuſes de l'eau & de l'argent vif s'é-

vaporeront par cette derniere correction, & la poudre deviendra plus parfaite & moins douloureuse. Voilà le secret de faire une poudre très parfaite qui ne fait point de douleur : Et comme nous avons dit dans la premiere Partie ; cette poudre est entre les autres corrosifs d'une plus noble & plus sure operation, par consequent elle merite la préference

Vanhelmont au Traité des Fiévres, chap. 14. art. 7. & 9. parle en ces termes :

La cause occasionnelle de toutes les Fiévres est ôtée par un remede sudorifique qui incise, extenuë, résoud, liquéfie, & nettoye : c'est une medecine universelle diaphoretique des fiévres : c'est pourquoi je ne fais point de distinction de fiévres, quand le remede est d'une bonté souveraine. Ce remede est le précipité diaphoretique de Paracelse. Pris par la bouche, il guérit toutes sortes de fiévres d'une seule prise, & même la fiévre étique. Il guérit aussi les cancers, les loups, les gangrenes, les mauvaises dispositions, les ulceres externes & internes, l'hydropisie, l'asth-

me, & toutes les maladies chroniques ; & il eſt ſuffiſant pour guérir ſeul toutes les maladies.

La deſcription de ce Remede, dit le même Auteur, eſt dans Paracelſe, au Livre de la mort des choſes naturelles, & dans le Livre de la grande Chirurgie. Mais comme Paracelſe l'a enveloppé de termes obſcurs, Vanhelmont déclare qu'il va l'enſeigner plus clairement. Nous dirons premierement comme Paracelſe en parle ; puis nous ajoûterons la pratique & l'explication de Vanhelmont.

PARACELSE, livre 5. de la mort des choſes naturelles.

Préparation du verd de gris de Paracelſe.

Il faut joindre des lames de cuivre avec une pâte faite d'égales parties de miel & de vinaigre & d'un peu de ſel ; puis les mettre au reverberatoire ou au four d'un potier autant de tems qu'il en faut pour cuire ſes pots : Vous trouverez une matiere noire attachée aux lames que vous mettrez à l'air, cette matiere deviendra en peu de jours un très-

beau verd de gris, qu'on peut appeller le baume de cuivre, duquel on peut tirer un baume ſouverain, comme on le dira ci-après.

Mon Frere a donné dans le chapitre 9. de la premiere Partie de ſon Livre, page 55. la maniere de faire le verd de gris, la roüille, le vitriol de Mars & de Venus ſans addition, qui par conſequent eſt plus propre aux grandes operations, comme étant plus ſimple plus naturel & plus doux; & dont l'eſprit, dit-il, n'a point l'acidité brûlante de l'huile de vitriol vulgaire. Mais ſuivons Paracelſe.

Stratifiez des lames de cuivre très-minces avec de la poudre de ſel, de ſouffre & de tartre, parties égales dans un grand creuſet : reverberez pendant 24. heures à grand feu, ſans pourtant fondre les lames; puis ôtez & caſſez le creuſet. Expoſez à l'air pendant quelques jours les lames avec la matiere qui y ſera adherante, cette matiere ſe changera en un très beau verd de gris; ce verd teint l'or & l'argent d'une haute couleur dans toutes les eaux fortes, les eaux de gradation & les cémentations & colorations; c'eſt-à-dire, que ce verd de gris ſeroit meilleur que d'autre

pour entrer dans la composition de l'eau forte de Jean de Vigo.

Comment se fait la sublimation du Mercure selon Paracelse.

La mortification du Mercure pour le sublimer, se fait par le vitriol & le sel : mélez le Mercure avec ces deux matieres & le sublimez, il deviendra dur comme du cristal, & blanc comme de la neige.

Précipité diaphoretique.

Pour reduire ce sublimé en précipité, il n'y a pas autre chose à faire que de le calciner dans de très bonne eau forte, comme celle de Jean de Vigo : puis il en faut retirer cinq fois l'eau forte graduée, plus ou moins jusqu'à ce que le précipité soit d'une belle couleur rouge ; (ce que l'eau de Vigo fait tout d'un coup.) Dulcifiez le précipité tant que vous pourrez, comme huit ou neuf fois sur l'esprit ardent de vin, ou autant de fois qu'il devienne blanc au feu & ne s'envole point ; pour lors vous aurez le Mercure précipité diaphoretique.

Du Précipité doux & de ſon uſage.

Voici un grand ſecret du Mercure précipité. Après avoir coloré le précipité doux, vous le dulcifierez avec l'eau de ſel de tartre, ce qui ſe fait en le diſtillant & en remettant de nouvelle eau tant de fois qu'elle ne ſoit plus acre ni forte, mais entierement douce : pour lors vous aurez en précipité doux comme du miel ou du ſucre, qui ſera un grand remede pour toutes les playes, les ulceres & maux Veneriens.

Je ne dirai rien de ce que Paracelſe ajoute à la proprieté de ce précipité pour augmenter l'or. Je parlerai ſeulement de l'eau de ſel de tartre, en quoi conſiſte la difficulté ; car il eſt neceſſaire pour dulcifier que l'eau de ſel de tartre ſoit douce elle-même, c'eſt à-dire, dépoüillée de toute l'acrimonie du ſel de tartre. Mon Frere a enſeigné le moyen de la faire dans la premiere partie de ſon Livre, chap. 9. & 10. qui contient la maniere qu'il a gardée pour faire l'eſprit radical de ſel, de ſalpêtre & de vitriol par décorporification. Il n'y a qu'à proceder de même ſur le tartre, pour en avoir l'eau ou l'eſprit que Paracelſe ſe

contente d'indiquer & n'explique point.

Baume d'argent vif de Paracelse, tiré du Livre 10. *de la grande Chirurgie.*

Il y a dans l'argent vif un baume doux qui se prépare sans calcination ni sublimation, avec l'eau d'œufs distillez sur la chaux dans laquelle on a éteint le Mercure, & avec laquelle il le faut réduire en poudre rouge : ce baume acquiert par cette préparation tant de vertu & de douceur, qu'il guerit les playes & les ulceres les plus incurables, même ceux de la vessie, de la gorge, & de l'œsophage.

Préparation du Mercure diaphoretique de Paracelse, tiré du chap. 2. *de sa grande Chirurgie.*

Pour le faire, prenez du Mercure coagulé avec de l'étain ce que vous voudrez ; réduisez ces matieres en poudre très-subtile ; mettez cette poudre dans une écuelle d'or que vous tiendrez plongée dans de bon vinaigre fait d'excellent vin après l'avoir remplie de vin sublimé, & vous l'y laisserez quelque temps. Puis allumez ce vin alcoolisé,

&

& réïterez cela quelquefois ; vous verrez que le vin, le mercure & l'étain se résoudront en certaine huile.

Paracelse donne un grain pesant de cette huile dans le bon vin qu'il appelle (*tramineo vel alsatico*,) & l'on couvre bien le malade pour le disposer à suer.

Prenez ensuite la poudre de Jean de Vigo préparée de vôtre main, car celle que vous acheteriez seroit falsifiée par un mélange de minium, comme sont la plûpart des remedes chymiques que l'on vend. Ayant versé sur cette poudre l'esprit de l'huile verte douce du souffre du vitriol de Venus, dont mon Frere a enseigné la préparation ; vous les cohoberez cinq fois avec de l'eau regale qui est l'eau forte de Jean de Vigo regalisée avec la quatriéme partie de sel armoniac ou de sel marin, ou enfin du sel gemme ; augmentez le feu sur la fin, la poudre se fixera tout à fait & sera très-corrosive. Il faut ensuite cohober cette poudre dix fois avec de l'esprit de vin bien déflegmé, c'est-à dire, rectifié sur le sel de tartre, & renouvellé à chaque fois, jusqu'à ce qu'il ait emporté toute la corrosion, & vous aurez une poudre douce comme du sucre, mais de sa douceur propre & naturelle : parce

qu'outre que le feu du vitriol eſt doux, le ſouffre du Mercure extraverty eſt auſſi d'une grande douceur. Cette poudre eſt fixe, & s'appelle or horiſontal. Voilà en peu de mots le ſecret de Paracelſe : il eſt difficile de le préparer la premiere fois; mais il ne ſe faut pas rebuter.

Voici comme le même Auteur parle encore du ſouffre de Venus en ſon Traité de la Pierre, chap. 8. art. 5. 6. & 8. où il fait connoître que c'eſt l'eſprit de la mere de Vitriol, que mon Frere a découvert & rendu public.

Le ſouffre de Venus, dit cet Auteur, après avoir été ſeparé de ſon corps & reſſuſcité, (c'eſt-à-dire, ſpiritualiſé ou rectifié,) devient un ſouffre qui teint immediatement le ſouffre du Mercure, lequel a été extraverty dans la poudre de Jean de Vigo par les ſouffres mineraux corroſifs. Ces deux ſouffres s'uniſſent entierement & inſéparablement, & de l'union de leurs vertus, le Mercure diaphoretique qui en reſulte fait une medecine telle que le Phyſicien & le Chirurgien la peuvent ſouhaiter, ſoit pour les maladies aiguës, ou pour les maladies chroniques.

Mais le feu de Venus n'eſt pas l'eſprit

de vitriol, c'eſt-à-dire, l'eſprit du vitriol même, quelque bien rectifié qu'il ſoit : ce feu eſt le ſouffre volatil du cuivre en forme d'huile verte plus douce que le miel, lorſqu'il eſt parfaitement ſeparé du corps mercuriel de ſon cuivre. C'eſt donc l'eſprit de la mere du vitriol de Venus enſeigné par mon Frere; dont le cuivre, (c'eſt à-dire le vitriol reſtant, dit Vanhelmont,) demeure blanc & incapable de jamais produire de verd de gris, comme n'étant plus au nombre des ſept métaux, parce qu'il eſt devenu un métal nouveau & anonime, &c. Il ajoûte que ce ſouffre externe de Venus eſt cette huile verte & douce qui ne peut plus être réduite au métal qui en a été tiré. Il dit plus bas ; ce ſouffre externe, tel qu'on en tire du cuivre, n'eſt pas neceſſaire au métal parfait ; mais Dieu l'a ajoûté au cuivre pour la guériſon des infirmitez des hommes.

Après toutes ces deſcriptions, qui peut douter que ce ſouffre externe medecinal du cuivre, c'eſt-à-dire du vitriol de Venus, ne ſoit l'eſprit de cette huile qui eſt ſi graſſe, ſi épaiſſe & ſi verte, qu'elle en paroît comme noire ; laquelle mon Frere a ſi clairement & ſi doctement enſeigné à ſeparer du corps

essentiel de vitriol comme de tous les autres sels.

Abregé de l'operation.

Ainsi avec le précipité rouge de Jean de Vigo, & deux fois autant d'esprit de mere très-purifiée de vitriol de Venus, cohobez ensemble cinq fois à feu gradué, avec quatre fois autant d'eau forte de Vigo regalisée, augmentant le feu sur la fin jusqu'à ce que la poudre soit fixe ; puis l'édulcorant par dix cohobations avec l'esprit de vin tartarisé & renouvellé à chaque fois, jusqu'à ce qu'il ait emporté toute la corrosion : vous avez ce grand & incomparable Remede du Mercure qui est un précipité doux diaphoretique, qui fait tant de merveilles, & dont le mystere demeuroit encore caché par la difficulté de tirer le veritable élement externe du feu de Venus que mon Frere a enseigné.

Ceux qui voudront faire attention aux procedez de mon Frere sur le sel marin & sur le vitriol, & les unir philosophiquement, pourront esperer d'avoir le drif que Vanhelmont a inventé à l'imitation de la Pierre souveraine de Butler, qui est le plus surprenant de tous les Re-

medes. Mais il y faut obſerver une difference eſſentielle, qui eſt de proceder ſur le ſel par operation progreſſive : au lieu qu'il faut proceder ſur le vitriol par operation rétrograde; parce que les operations rétrogrades ſont des diſſolvans, que les operations progreſſives ſont des fixatifs, & qu'il faut que le ſel glorifié, (comme parlent les Philoſophes,) corporiſie le Mercure du vitriol décorporifié. Voicy ce qu'en dit cet Auteur.

CHAPITRE. V.

Deuxiéme Remede univerſel, tiré des mineraux.

LA Pierre de Butler, dont Vanhelmont a fait un Traité particulier, eſt un des plus grands & des plus ſurprenans remedes qu'il ſoit poſſible d'inventer. Qu'y a-t'il de plus admirable, que de guerir dans un inſtant par le ſeul attouchement du bout de la langue, des maladies toutes differentes, & qu'on croit incurables ? Il faut voir ce que l'Auteur même en dit, & ſe perſuader qu'un Philoſophe auſſi grave, auſſi pieux & auſſi Chrétien ne peut être raiſonna-

blement ſoupçonné de charlatannerie & de menſonge. Voici une traduction fidele du diſcours de l'Auteur ; faites-y attention ; vous trouverez que l'éclairciſſement que j'y ajoûte en peu de mots, ſuffit pour découvrir tout le myſtere.

J'ai ſuffiſamment montré, dit Vanhelmont, dans le précedent Traité, qu'il n'y a de maladies que dans les corps vivans, & que non ſeulement le corps vivant eſt le propre ſujet des maladies, mais que l'organe interieur & le principe même de la vie en eſt auſſi l'ouvrier & la cauſe efficiente. J'ai encore montré que la matiere ſpiritueuſe & l'eſprit vital de l'archée même eſt non ſeulement l'objet contre lequel tous les traits des maladies ſont premierement tirez ; mais que c'eſt encore la matiere de laquelle & avec laquelle cet ouvrier forme à ſa propre ruine ſes effarouchemens, ſes déreglemens & ſes deſordres. Car par une funeſte ſuite du peché, lors que l'homme s'éloigne de Dieu, il tourne toutes choſes à ſa propre deſtruction. Neanmoins comme tout ce qui eſt dans la nature ne conſiſte que dans la matiere & dans la forme, ainſi que je l'ai amplement prouvé dans un Traité particulier, toutes les choſes naturelles ne ſe

doivent définir que par leur matiere immediate & propre & par leur cause efficiente; puisque toute l'essence & l'existence n'est autre chose que l'assemblage & l'union de ces deux causes. Il est certain que la maladie n'est autre chose que la matiere vitale de l'archée : sur laquelle il a été enté, où est né un caractere seminal, ou l'idée d'un archée mal affecté ou vicié.

Or soit que l'archée continuë dans son égarement pernicieux, soit qu'il répande sur quelqu'autre production les idées de sa colere ou qu'il cesse ; cela ne fait rien à la maladie. Ce n'est qu'un accident qu'elle soit entretenuë ou non par une cause déreglée, puisque l'archée caractérise dans le moment sur quelque production ou excrement de son corps (qu'il forme à cet effet, s'il n'en trouve point de prêt) l'idée qu'il a conçuë par lui-même, d'où la maladie puisse être entretenuë. Or l'archée n'erre pas comme un étranger vagabond hors de la matiere qu'il a corrompuë ; au contraire, ou il la couve & fait vegeter, ou bien il s'introduit par union simbolique dans l'esprit naturel des organes. C'est de là qu'il attaque comme d'une forteresse les forces des membres, ou

qu'il dort & se réveille par intervales periodiques de la maniere qu'il s'est imposée dans le principe vital, comme à un hôte & à un œconome naturel de la vie, au lieu de s'écouler simplement dans l'archée fluide. Ce qui se trouve ensuite d'excrementicieux introduit, reçu, ou produit par un mauvais regime, soit qu'il suive le genre des causes purgatives ou celui des productions, ce n'est toujours que choses occasionnelles, par l'importunité desquelles l'archée étant émû, il represente la veritable scene de la maladie. D'où entr'autres choses il paroît que les maladies ne sont pas moins réelles, pendant, pour ainsi dire, qu'elles se taisent & qu'elles dorment; que quand il arrive qu'elles sont réveillées & qu'elles semblent raisonner dans leur accès. C'est pourquoi j'ai dû tant de fois parler de cette espece de Tragedie des maladies, pour donner à la posterité l'esperance de retirer du fruit d'une chose si importante, & dont neanmoins on a si peu parlé. Connoissant donc l'arbre & le fruit de la maladie, c'est-à dire, sa cause & sa production, la connnexité & le progrès des causes qui y concourent; il faut presentement s'appliquer à connoître les Remedes que l'on desire de-

puis ſi long-tems, & que l'on a juſqu'à preſent ignorez.

J'ai principalement conſideré que la maladie nous attaque en ſix manieres par leſquelles elle afflige nôtre corps, comme ſi elle étoit premierement excitée par l'eſprit du Démon, pour imiter enſuite la ſemaine de la création. Il s'enſuit de là qu'il faudroit ſeulement conſiderer ſix genres de Remedes dans la Nature, ſi la divine Bonté n'avoit bien voulu communiquer à l'homme le caractere original de ſon unité qui ſe trouve gravé par tout dans la nature, ayant par ſa toute puiſſance Unité & ſa ſimplicité répandu de tous côtez des Remedes excellens pour la deſtruction des maladies. Mais l'entendement humain ſe trouvant naturellement trop foible & trop lâche pour en faire la recherche, on s'eſt contenté d'écouter Paracelſe & de rechercher ſes ſecrets, croyant par ce moyen reparer toutes les fautes de la nature corrompuë. Nous entreprendrons dans la ſuite de guerir les maladies après que nous aurons remarqué que la ſource unique de la vie fait toutes les infirmitez en ſe corrompant. Je ne diſconviens pourtant pas que les maladies ne nous attaquent tous les jours en diverſes

manieres, & qu'elles ne viennent de differentes causes occasionnelles qui tendent toutes à nôtre destruction.

Premierement, les maladies arrivent necessairement dans le cours ordinaire de la nature par le défaut & l'extinction des forces vitales ; d'où proviennent ensuite les difficultez des fonctions, & puis les excremens. Secondement, les maladies proviennent de l'inégalité de la force des membres, d'où suivent la disproportion & la disconvenance. Troisiémement, elles proviennent des desordres de la vie, dont l'immoderation surcharge & appesantit les facultez & en empêche les fonctions, comme sont les débauches des femmes, les saignées & toutes pertes quelconques des forces qui causent une mort avancée. En quatriéme lieu, elles proviennent des troubles & passions de l'ame & de l'archée débauché volontairement ou à l'occasion de quelque matiere qui est survenuë, dont les causes avoient été jusqu'à present inconnuës. En cinquiéme lieu, elles naissent de l'inconstance de l'air, de l'injure des saisons, de la reception des matieres qui causent les obstructions & introduisent le mal au dedans. Enfin, les maladies arrivent par les causes exterieu-

res, comme ſont les playes, les ruptures, les chutes, les contuſions, les brûlures, les congélations, les morſures des ſerpens, qui toutes ne tendent qu'à détruire la vie & l'archée qui la conſerve, duquel toutes ces choſes tirent leur principe.

C'eſt pourquoi rapportans toujours toutes choſes à l'Unité, nous regarderons Dieu qui y préſide, comme la ſource unique de la vie, & comme celui ſeul qui permet toutes les maladies : c'eſt pour cela que nous devons encore l'honorer davantage, comme étant le diſpenſateur des Remedes. Ainſi quoique j'aye autrefois écrit ſur les ſecrets avec leſquels chacun en particulier guérit preſque toutes les maladies par une ſeule vertu, qui eſt la ſéparation & modification des ſuperfluitez ; neanmoins comme ces ſecrets ſont très-difficiles à avoir & à préparer, ils doivent demeurer éternellement ſecrets entre les Myſtiques. Mais la gueriſon qui arrive par leur moyen ne regarde pas tant immediatement la maladie qu'elle regarde principalement ſa cauſe occaſionnelle antécédente, ou du moins ſa derniere production & ſon dernier effet. De plus, il y a très-peu de ces Remedes ſecrets,

& la plûpart des hommes en ſont privez ſans eſperance même de les acquerir. Ce qui peut provenir de ce que la bonté infinie de Dieu ne ſe communique qu'avec profuſion, & non pas par ſi peu de Remedes. Mais je conjecture que le tems approche auquel la Bonté toute puiſſante veut manifeſter à ſes fideles la ſcience de l'eſſence des maladies qui a été inconnuë juſqu'à preſent. Or ces ſecrets ne ſont découverts qu'à très-peu de perſonnes, & ſeulement pour la gloire de Dieu. Mais il y a apparence que la divine Bonté après avoir découvert l'eſſence intime des maladies, en voudra bien découvrir les Remedes à ſes fideles, & l'on verra par là que toute la puiſſance de guérir n'eſt pas renfermée dans les ſeuls Secrets. Ainſi je n'ai pas crû qu'il fût impoſſible de trouver un remede, qui par une vertu univoque rétabliſſe l'arbre de l'archée vicié par quelque alteration que ce ſoit, puiſque la nature étoit parfaite avant que d'être corrompuë. Par conſequent la vie & l'archée en tant qu'ils ſont ſimplement la cauſe de l'être, ſont auparavant que le vice qui leur ſurvient, parce que comme la cauſe immediate de quelque indiſpoſition que ce ſoit eſt la

vie même ; ainſi certainement la conſideration de la guériſon & du parfait rétabliſſement de la vie alterée ou affoiblie eſt principale, premiere, plus intime & plus noble que la gueriſon qui s'opere par les Secrets ou excellentiſſimes mondicatifs. Car quoique ces ſortes de Secrets regardent & retranchent ſouvent l'occaſion anterieure, leur action eſt neanmoins comme ſeconde à l'égard de la guériſon, laquelle vient des cauſes internes, qui ont été d'abord alterées & affectées. C'eſt par cette raiſon qu'elles demandent & principalement leur propre pacification par une indication naturelle qui eſt la principale de toutes ; puiſque les natures mêmes ont toujours été reconnuës operatives de la gueriſon des maladies. C'eſt ainſi que ſous le voile du veritable eſprit qui fait violence, on a reconnu que c'eſt la nature vitale même qui fait & engendre les maladies. Neanmoins depuis le tems d'Hypocrate juſqu'à Galien, & depuis ; l'examen & la ſpeculation des maladies ont été negligez. C'eſt pourquoi ce que j'ai dit juſqu'à preſent de la maniere de les guerir en pacifiant & en appaiſant l'archée, c'eſt-à-dire, en réparant toutes ſes alterations, eſt tout-à-fait nouveau

& inconnu. Ainſi je m'expliquerai premierement par quelques hiſtoires ou exemples, en conſiderant l'état, la paix, le repos & la docilité de l'archée.

Un certain Hibernois nommé Butler, qui étoit autrefois en conſideration auprès de Jacques Roi d'Angleterre étant priſonnier au Château de Villevordes, eut compaſſion d'un nommé Bailus Moine de ſaint François, celebre Prédicateur en Bretagne, qui étoit auſſi priſonnier avec lui. Ce Moine avoit une éreſipele formidable au bras, & déſeſperoit preſque de ſa guériſon, Butler trempa pendant un peu de tems une certaine petite pierre dans une cueillerée de lait d'amandes & la retira en même-tems; il dit au Geollier de donner cela à boire à ce Moine, & que pour peu qu'il en prît il ſeroit gueri dans une heure. Le Moine ayant pris ce remede, fut auſſitôt gueri, & le Geollier fort étonné. Le Moine qui ne ſçavoit pas avoir pris de remede, fut ſurpris d'une ſi prompte gueriſon. Son bras gauche qui étoit extremement enflé deſenfla auſſi-tôt, & il y avoit peu de difference avec l'autre bras. Le lendemain matin j'arrivai à Villevordes où j'avois été appellé de la part des principaux de la Ville pour être té-

moin de cette guerison. Je fis amitié avec Butler qui guerit en ma présence une vieille femme blanchisseuse qui étoit malade depuis environ seize ans d'une migraine insupportable. Butler trempa la même petite pierre dans une cuillerée d'huile d'olive pendant un instant ; après l'avoir retirée il l'essuya avec la langue & la serra dans un étuy. Il mit cette cuillerée d'huile dans une fiole dans laquelle il y avoit d'autre huile d'olive, & ordonna à la malade d'en prendre une goute & de s'en frotter la tête ; ce qu'ayant fait, elle fut incontinent guérie. Je demeurai si surpris de cette guerison subite, que Butler l'appercevant me dit en se moquant de moi ; Mon très-cher, si vous ne parvenez à pouvoir guerir toutes sortes de maladiess par un seul remede, vous ne serez jamais qu'un apprenti. Je demeurai facilement d'accord de ce qu'il me dit, parce que j'avois appris & connu que cela se pouvoit faire par les secrets de Paracelse. Mais je lui avoüai ingénument que cette nouvelle maniere de guerir m'étoit tout-à-fait inconnuë & me sembloit extraordinaire. Je lui dis qu'un jeune Prince de notre Cour, Vicomte de Gand, frere du Prince d'Epifoy, de la Maison

des Molles, étoit gouteux, qu'il ne pouvoit plus se coucher que d'un côté, & qu'il étoit tout difforme & plein de nœuds. Il me prit la main, & me dit? Voulez-vous que je guerisse ce jeune homme? Je le ferai pour l'amour de vous. Je lui dis, qu'il étoit si opiniâtre, qu'il aimeroit mieux mourir que de prendre un seul remede. Hé bien il n'en prendra point, dit Butler, je ne lui demande autre chose que de toucher tous les matins cette pierre avec le bout de la langue; & que pendant trois semaines il lave tous les jours ses nœuds & les endroits malades avec son urine, & vous le verrez incontinent gueri & se promener: allez, & lui dites cela. Je retournai aussi-tôt à Bruxelles pour rapporter au Prince ce que m'avoit dit Butler; le Prince repondit; qu'il feroit volontiers ce que je lui disois, & que si Butler le guérissoit de cette maniere, il lui donneroit tout ce qu'il voudroit, & qu'il mettroit en dépôt la somme qu'il demanderoit. Je rapportai le lendemain tout cela à Butler qui s'en fâcha: vraiment, dit-il, voilà une belle proposition que me fait ce Prince; jamais je ne le soulagerai; j'ai bien affaire de son argent. Je ne pus jamais l'engager de faire ce qu'il avoit

avoit promis, cela me fit douter si ce que j'avois vû n'étoit point chimerique. Il arriva cependant qu'un de mes amis qui étoit le Maître de la verrerie d'Anvers, qui étoit extrêmement gras, pria instamment Butler de le délivrer de sa graisse. Butler lui fit present d'un petit morceau de sa pierre pour qu'il la léchât une fois tous les matins avec le bout de la langue pendant un peu de tems; ce qu'ayant fait pendant trois semaines, je vis sa poitrine retrecie d'un demi pied; & il ne s'en est pas moins bien porté. Cela me fit croire qu'il auroit pû guerir le Prince gouteux comme il me l'avoit promis. Quelque tems après j'envoyai à Villevorde prier Butler de m'envoyer son remede pour me guérir d'un venin qui m'avoit été donné par un ennemi caché. Je languissois miserablement, tous les membres me faisoient de la douleur, mon poulx augmenta, & puis il devint intermittant. Je tombois en défaillance, & toutes mes forces s'éteignoient. Aussi-tôt Butler qui étoit encore en prison commanda à mon valet de lui apporter une phiole d'huile d'olive, dans laquelle ayant trempé sa petite pierre comme l'autre fois, il m'envoya cette huile, & ordonna que je

frottaſſe avec une ſeule goutte de cette huile l'endroit de ma douleur, ce que je fis ſans en recevoir de ſoulagement. Mon ennemi étant tombé malade & prêt à mourir commanda qu'on vint de ſa part me demander pardon de ſon peché; c'eſt ainſi qu je connus qu'il m'avoit donné du poiſon. Je fis tout mon poſſible pour éteindre ce poiſon lent, dont avec la grace de Dieu je me gueris. Ma femme étoit depuis quelques mois incommodée d'une douleur au bras droit, en ſorte qu'elle ne pouvoit pas ſeulement lever la main. Elle étoit devenuë ſi enflée depuis les pieds juſqu'aux aînes, que la marque de mes doigts demeuroit imprimée fort avant dans ſon enflure : & parce que mon mal étoit la cauſe de ſa triſteſſe, elle ne vouloit prendre aucuns remedes juſqu'à ce que je fuſſe gueri. Ma femme voyant que l'huile de Butler m'avoit été inutile, elle voulut ſe moquer de ma credulité devant quelques ſerviteurs; elle ſe frotta le bras droit d'une ſeule goutte de cette huile ; & à l'inſtant contre toute eſperance, il fut entierement guéri. Nous fûmes tous étonnez d'un évenement ſi ſubit & ſi prodigieux. Elle ſe frotta auſſi les chevilles des pieds avec une goutte

de cette huile, & dans un quart d'heure toute l'enflure fut paſſée, & graces à Dieu elle vécut encore dix-neuf ans après, en bonne ſanté.

Une de nos ſervantes ayant appris ce qui étoit arrivé à ſa Maîtreſſe, elle demanda quelques gouttes de cette huile, parce qu'elle avoit à la jambe droite une éreſipele mal guerie, ayant encore la jambe plombée & enflée juſqu'aux doigts du pied. Le ſoir en ſe couchant elle frotta ſon mal avec quatre gouttes de cette huile, le matin il n'y avoit plus aucune apparence de mal, & la ſervante fit toutes ſes fonctions comme elle avoit accoûtumé de faire avant ſa maladie. Elle alla le même matin à l'Egliſe de la ſainte Vierge, s'en revint gayement & m'apporta de l'eau de la Fontaine ſainte Anne qui en eſt fort loin. Une Demoiſelle étoit depuis pluſieurs mois ſi incommodée des deux bras, qu'elle ne pouvoit lever la main en haut; elle ſe les frotta avec quelques gouttes de cette huile, & dans une aprés-dînée elle fut rétablie en parfaite ſanté. Je demandai après cela à Butler pourquoi tant de gens étoient ſi promptement gueris avec ſon remede, dont je n'avois pas reçu le moindre ſoulagement. Il me demanda quelle mala-

die j'avois. Quand il eut appris qu'elle venoit de poiſon, il me dit : Que comme la maladie avoit commencé interieurement, il falloit avaler ſon huile ou lécher la pierre, parce que la douleur n'étoit pas topique ou externe ; mais qu'elle provenoit & étoit entretenuë du dedans. J'obſervai auſſi que cette huile perdoit inſenſiblement de ſa vertu ; parce que cette pierre qui n'y avoit trempé que legerement, n'avoit pas radicalement & totalement transformé cette huile ; mais lui avoit ſeulement communiqué une odeur ou vertu paſſagere, dautant que cette pierre reſſembloit à du ſel marin fondu, par ſa couleur & par ſon goût : Or il eſt conſtant que le ſel ne ſe mêle point parfaitement avec l'huile.

Butler guérit auſſi une Abbeſſe qui eſt aſſez connuë, en lui faiſant toucher ſa pierre avec ſa langue. Cette Abbeſſe avoit le bras droit enflé, les doigts étendus & immobiles, & il y avoit dix-huit ans qu'elle étoit en cet état. Tous ceux qui furent témoins de ces gueriſons ſurprenantes le ſoupçonnerent de magie ; car c'eſt la coutume du peuple de rapporter au Diable & aux enchantemens ce qu'il ne peut comprendre. Cependant le Remede me paroiſſoit naturel, il

n'avoit d'extraordinaire que ſa petite quantité, il n'y falloit ni ceremonies, ni paroles, ni choſes ſuſpectes de magie.

Quoique l'on ne comprenne pas les choſes, il ne faut pas pour cela les rapporter au Demon; mais il en faut donner la gloire à Dieu. Ces femmes n'avoient point été à Butler comme à un homme Magicien, au contraire elles n'avoient d'abord aucune confiance en lui. Mais on aura beau dire en ſa faveur, cette facilité & promptitude de guerir demeurera long-tems ſuſpecte à pluſieurs perſonne. Le peuple a l'eſprit foible; & comme il eſt incapable de juger des choſes difficiles & extraordinaires, il les attribuë plus facilement aux tromperies du diable qu'à la bonté de Dieu, qui eſt le Createur de la nature humaine, le Reparateur, le Sauveur, le Pere, & le Protecteur des pauvres. Ce n'eſt pas ſeulement le peuple qui donne dans ces illuſions; les gens de lettres n'en ſont pas toujours exempts, parce que la plûpart n'étant pas encore aſſez inſtruits, ſuivent les opinions populaires. Ils ſont comme des enfans, qui n'étant jamais ſortis de la maiſon de leurs peres, écoutent ſans reflexion tout ce qu'on leur dit.

Ceux qui n'ont pas ſçû juſqu'à preſent que toutes les maladies ſe renferment dans l'impetuoſité de l'eſprit vital, ou qui par la lecture de mes écrits n'ont pris qu'une impreſſion legere de cette maniere de guérir, retourneront facilement aux préceptes des Medecins ordinaires auſquels ils ont été accoûtumez dès le commencement de leurs études, & me quitteront pour s'attacher de nouveau au ſyſteme des humeurs.

Pour moi qui recherche les choſes plus profondément, & ne rejette point ſur le diable les bienfaits de Dieu; j'ai trouvé entr'autres que toutes choſes ſont formées dans la nature d'une ſemence inviſible que le Createur y a répanduë pour produire tous les êtres materiels; & ces ſemences venant à germer, produiſent les êtres que Dieu avoit renfermez dedans. C'eſt pour cette raiſon que j'ai enſeigné que les maladies prennent leur commencement d'une ſemence encore plus inviſible, & que par conſequent il n'eſt queſtion que de détruire cette cauſe de la maladie. J'ai dit d'une ſemence inviſible; car on peut dire que la maladie étant une ſuite du peché, elle procede, pour ainſi dire, du non-être; parce que le peché n'eſt qu'une priva-

tion, & que la privation eſt un veritable neant ; en effet l'on voit ſouvent que pluſieurs maladies ſe gueriſſent avec l'application exterieure des preſervatifs, comme il arrive ſouvent dans la peſte, le mal caduc & autres maladies, & c'eſt ainſi que nous avons vû la ſanté rétablie par l'onction de l'huile de Butler.

La pierre de Butler eſt par la bonté de Dieu un Remede familier & agreable à l'archée humain, ou principe de la vie; car elle procure par ſa ſimplicité la paix & le repos de l'archée. Ceux qui commencent à étudier la Medecine, doivent remarquer qu'au moment de la morſure du Serpent, la partie enfle extrêmement avec grande douleur, à cauſe de la colere & tempête de l'archée irrité, & qu'une Abeille en colere excite dans le moment par ſa piqueure une tumeur dure & douloureuſe. Si la lepre ou la peſte nous infectent dans un moment de ſon venin contagieux, pourquoi nôtre archée qui en eſt ainſi ſoüillé ne recevra-t'il pas volontiers la communication d'un ſi puiſſant Remede, puiſqu'il eſt vrai que les Remedes ont au moins autant de force & de pouvoir dans la nature que les poiſons ; & la bonté de Dieu autant que les mauvaiſes choſes,

Il eſt donc raiſonnable de croire qu'un prompt accès de maladie peut être incontinent repouſſé par une eſpece de reflux. J'ai vû une femme groſſe qui étoit menacée d'un panaris au doigt qui étoit enflé preſque auſſi gros que le bras, dont elle avoit pendant quelques nuits ſouffert des douleurs juſqu'à perdre le ſommeil; elle enveloppa ſon doigt avec du ſang & de la peau fraîche d'une Taupe, & il fut parfaitement rétabli. La raiſon ne veut-elle pas que l'antidote ait du moins autant de vertu que le venin? Auſſi voyons-nous que l'Orvietan ſi connu & ſi celebre, arrête dans un moment les convulſions, les douleurs & les ſincopes cauſées par le venin, comme ſi on n'avoit pas pris de poiſon. De même que la maladie eſt un défaut de la nature & une prévarication de l'archée, le Remede eſt auſſi une participation de la Bonté divine, par laquelle la vertu lui eſt donnée de réparer tous ces défauts. C'eſt pour cela que le Remede eſt beaucoup plus puiſſant & plus prompt que le mal; c'eſt la preſence efficace du remede qui délivre l'archée de ſes embarras, en appaiſe les fureurs, & en même temps lui imprime ſa vertu éminente & médecinale pour laquelle il a été créé

avec

avec cette maniere prompte de guérir. Il eſt conſtant que ſi l'on trempe la pierre de Butler dans une cüeillerée d'huile, & qu'on verſe cette huile dans un pot ou même dans une barique pleine d'huile, tout devient remede; de même qu'une odeur puante infecte tout un vaſe par ſa contagion.

Il eſt certain que les Remedes de Chirurgie ne gueriſſent point autrement que par leur odeur & par le ſeul attouchement de la partie bleſſée : car les emplâtres & les huiles n'entrent point dans la compoſition vitale de la ſubſtance, ni dans l'aliment de la partie bleſſée. Quand les ulceres naiſſent ou arrivent en certaine partie, comme les cancers, les louppes, &c. le ſeul attouchement d'un remede puiſſant ſuffit pour éteindre le venin que la colere de l'archée y a produit. C'eſt la même choſe des excreſcences & des productions qui s'arrêtent en certains endroits, quoiqu'elles ayent auparavant pris leur naiſſance d'ailleurs, & qu'elles ſe ſoient enfin fixées dans un lieu ; parce que l'onction externe du remede domte tout l'archée par ſon ſeul attouchement & ſa contiguité. C'eſt de cette ſorte que la dent d'un animal enragé, quoique parfaite-

ment nettoyée par l'air auquel on l'a exposée, ne laisse pas de communiquer encore quelquefois la rage. C'est ainsi que le remede de nôtre pierre guerit les affections internes, operant neanmoins plus efficacement & plus promptement quand on le prend par la bouche ; de même que certains poisons sont sans effet quand ils ne touchent que la peau : que si ces sortes de remedes touchent le bout de la langue même legerement, ce n'est pas merveille que tout l'archée en soit aussi-tôt affecté, appaisé & adouci ; dautant que cette pierre est de la nature du sel qui ne fond point dans l'huile, dans laquelle il ne se mêle d'autre partie qu'une douce odeur. C'est ainsi qu'agit l'odeur puante de la trace d'un pestiferé.

Il me semble que la Sainte-Ecriture dit quelque chose de cette pierre ; voici comme elle parle : Les Apoticaires composeront des onguents de douceur dont la vertu ne sera point épuisée. C'est-à-dire, qu'en trempant la pierre de Butler dans l'huile, à peine le fond de sa vertu medecinale en est-il diminué. C'est pourquoi si cet excellent Remede est pris par dedans, pour lors non seulement il change le sang en un médicament semblable au baume ; mais les ex-

cremens mêmes, par exemple, l'urine, ſont empreints de ſa bonté, comme les œufs d'une poule ſentent la faîne quand elle en a été nourrie, & que l'urine d'un enfant à la mammelle ſent l'anis quand ſa nourrice en a mangé, & que ceux qui mangent des aſperges en rendent l'odeur par les urines; de même l'urine guérit par ſa propre lotion ou onction toutes ſortes de maladies qui ont leur ſiege dans l'habitude du corps. La bonté de Dieu a voulu qu'une ſeule de ces pierres pût ſuffire à pluſieurs milliers de perſonnes, afin que le Medecin ne s'excuſe point de guérir les pauvres, ſous prétexte de la grande dépenſe. En un mot, toutes les maladies ſont gueries de ce ſeul Remede, ſoit par onction ou en le touchant ſeulement du bout de la langue, ſur tout ſi on avale à l'inſtant ſa ſalive. Il faut donc que la vertu de ce Remede ſoit bien grande, puiſqu'il guerit promptement les poiſons & la peſte. La Philoſophie m'apprend que ce Remede doit être un corps détruit, reſſuſcité & comme glorifié, en ſorte qu'il ne ſoit plus capable d'être ſoüillé par la ſublimation des parties vicieuſes. D'où il s'enſuit qu'il doit être beaucoup plus puiſſant & plus operatif que quelque ve-

nin peſtilentiel que ce puiſſe être ; parce que le venin de la peſte eſt ſimple & a ſon ſiege dans un air ou eſprit corporel; & quoique le venin de la peſte fermente plus familierement ou naturellement à cauſe de la convenance qu'il a avec la nature humaine, il n'en eſt pas pour cela un plus puiſſant venin. Il eſt vrai que le venin produit un venin, mais il eſt ſemblable au levain du premier venin produiſant, & non pas plus fort, parce que le produiſant ne peut pas élever la vertu du produit audeſſus de ſes propres forces. Au contraire, dans un remede reſſuſcité, la bonté du remede ſimple eſt augmentée à mille degrez, & ſe répand par ſon odeur legere, ſe dilate dans tout le corps, & au même inſtant commande à l'archée preſent de ſe contenir en paix. Voilà comme opere ce myſtere, qui eſt l'effet de ſa vertu, la vraye eſperance de la vie, & la joye de l'archée. D'où s'enſuit que toute la vertu des médicamens ne conſiſte preſque que dans la communication de l'odeur ou d'un certain parfum preſque momentanée. Ainſi il n'y a pas lieu de tant s'étonner que les huiles parfumées de la pierre de Butler gueriſſent dans le moment par leur odeur. Ce ſont des mur-

mures d'apprentifs contre l'experience des Maîtres. Il paroîtra tout-à-fait chimerique, quoi qu'admirable, aux esprits accoûtumez, à condamner les choses extraordinaires, que l'archée en fureur s'endorme tout d'un coup, comme par une espece d'enchantement, ou soit tellement corrigé, qu'il cesse de nuire & faire mal. Ce qui n'est assurement point si admirable, puisque toutes choses tendent naturellement à être & demeurer ce qu'elles sont, & qu'elles cessent facilement d'être nuisibles, pourvû qu'on les rende douces, dociles & capables d'appaiser leur tristesse ou leur fureur. Le Texte sacré me persuade que la pierre de Butler peut guerir tous les ans des milliers de malades par sa vertu comme infuse avec un seul grain de ce Remede. Voici ses paroles ; la vertu de ces sortes de Remedes ne sera point épuisée. J'ai été obligé de croire, ce que j'ai vû de mes yeux ; qui est que si on trempe cette pierre dans une cueillerée d'huile ; puis si on met cette cueillerée dans une fiolle d'huile, elle devient une excellente medecine.

Je me suis long-tems appliqué à plusieurs experiences pour trouver la composition de la pierre de Butler. En tra-

vaillant à ce grand Remede, j'ai appris que dans le genre des Remedes vegetaux il y a un ſimple nommé Chameleon ou Chardonette, & un autre appellé Perſiquaria, Perſicane ou Poivre aquatique, qui par leur ſeul attouchement emportent à l'inſtant, du moins diminuent très-conſiderablement des douleurs atroces. J'ai auſſi vû un os du bras d'un Crapeau emporter du premier attouchement le mal des dents, & j'ai remarqué certaines autres choſes guerir le mal caduc & ſemblables infirmitez. Cela m'a porté à croire que dans le genre des ſimples il ſe trouvoit des Remedes pour toutes ſortes de maladies, mais qu'ils n'étoient que particuliers & non pas univerſels. C'eſt pourquoi j'ai préferé les mineraux aux vegetaux, comme étant enrichis de la durée d'une longue ſuite de tems. La Sainte-Ecriture m'apprend qu'il ſe trouve de grandes vertus dans les pierres; & j'ai connu que toute la couleur & la vertu des pierres précieuſes eſt tirée des métaux. Elle aſſure encore que leurs vertus ſont très-grandes, quoi qu'elles ſoient enfermées & comme ſcellées ſous la dureté de leur criſtal. C'eſt pourquoi j'ai conſideré que les mêmes vertus des pierres précieuſes

nous ſont plus familieres & plus faciles à traiter dans les corps métalliques. Pic demandoit à ſa femme, pourquoi l'or, du commandement même & de l'appreciation de Dieu, eſt d'un ſi grand prix? Mais elle ne put répondre à la queſtion. Il eſt certain que les ſept métaux ne portent les noms des ſept planettes, que parce qu'ils en ont reçu les vertus celeſtes; du moins ſont-ils le ſuc & la ſubſtance la plus exquiſe de tout le globe terreſtre; & c'eſt pour cela qu'ils ſont la récompenſe des travaux des hommes. Mais le Pere des pauvres qui a tant de ſoin d'eux, n'a pas diſpoſé le Soleil & la Lune, je veux dire l'or & l'argent pour la gueriſon de leurs maladies. Au contraire, il les a ſi fortement ſcellez, qu'ils ſurpaſſent preſque toute l'adreſſe & la capacité des Artiſtes. De maniere que quand il les eſtiment très-ouverts, ils y trouvent encore les mêmes obſtacles, ils n'en peuvent rien tirer. Quant au mercure ou argent vif, quoiqu'il paroiſſe fluide, & par cette raiſon ouvert; il n'y a pourtant rien dans la nature de ſi fermé, comme j'ai fait voir ailleurs amplement en traitant des ſujets volatils ou fugitifs. En ſorte qu'à peine un entre cent mille Artiſtes parvient-il aux arca-

nes qu'on peut tirer du Soleil, de la Lune, & du Mercure. Il y a outre ceux-là quatre autres métaux qui obéïssent plus facilement aux operations des Artistes. Paracelse se vante de pouvoir guerir deux cens especes de maladies par la seule vertu du plomb, & il assure qu'il n'y a rien qui agisse si puissamment sur l'humide radical que le premier être du cuivre, ni rien de si doux & de si propre pour allonger la vie, que le souffre du vitriol, parce qu'il représente le souffre des Philosophes. Enfin, le mars ou fer, quoique très-vil & méprisé d'un grand nombre de gens, est neanmoins estimé par Paracelse pour un très-bon Remede. Il est vrai que les corps métalliques, quant à leur mercure, sont scellez du sceau d'une homogeneité parfaite : mais leur souffre se laisse traiter quand on le sçait rendre traitable. Enfin, j'ai eu si fort la pierre de Butler en tête, que je ne pensois à autre chose, & que j'en faisois des songes ; il me sembloit souvent que je voyois de jeunes Chimistes en sueur verser des trochisques enflammez semblables à la pierre de Butler. Ensuite j'essayai plusieurs fois de la faire : Et quoiqu'il me semblât être parvenu à la même que j'avois vûë en-

tre ſes mains ; il eſt pourtant vrai que je n'avois pas réüſſi. Je connus enfin que mes fautes venoient de l'ancienne & ordinaire erreur des Ecoles, & que ceux qui juſqu'à preſent n'ont prétendu guerir que par le retranchement des cauſes occaſionnelles, ont eu beſoin d'un certain tems & d'une certaine quantité de Remedes pour parvenir à la gueriſon. Mais ceux qui veulent guerir par le ſeul rétabliſſement de l'archée alteré, en ſe ſervant d'un ferment doux, n'ont pas beſoin de la quantité des Remedes, puiſqu'ils peuvent guerir par la ſeule vertu de l'odeur du ferment. Comme j'étois encore dans l'ancienne erreur, & que je ne connoiſſois pas bien l'eſſence du mal, je croyois qu'une grande maladie ne pouvoit être guerie que par une grande quantité de Remedes donnez pendant un long eſpace de tems. Ainſi je meſurois la grandeur du remede par ſa quantité, & non par ſa vertu, comme font auſſi les Ecoles avec leſquelles je ſuis tombé dans l'erreur. Ce qui m'avoit principalement trompé, c'eſt que je croyois que comme deux Chevaux traînent davantage qu'un ſeul, & qu'un pain entier nourrit plus que ſa moitié ; je penſois auſſi qu'un Remede reſtauratif

de l'archée devoit contenir une grande quantité de Medecine pour surmonter les effets & les suites des maladies, & je n'avois pû encore me défaire de mes préjugez, qui étoient de regarder les maladies par leur cause occasionnelle, au lieu de les considerer par leur veritable cause efficiente. J'étois tombé dans cette erreur, parce que je n'avois pas encore bien compris que l'archée & la vie même causent & entretiennent des maladies; & je comprenois encore bien moins qu'étant dévoyez ils résistoient & répugnoient à se soumettre à un ample remede. Je connois une certaine liqueur avec laquelle si on se frotte legerement la main, qu'on la laisse secher, & que l'on touche ensuite la barbe, les sourcils ou la tête, tout le poil tombe en peu de tems. S'il y a des venins qui éteignent par un leger attouchement la vie vegetative du poil qui croît même sur les cadavres, pourquoi les Remedes qui agissent par vertu, & qui ont celle de rectifier par leur seul attouchement les égaremens de la vie, n'appaiseront-ils pas les irritations de l'archée étant donné en petite quantité. Il est vrai que j'ai eu de la peine à comprendre cela, tant à cause de la prévention où les Eco-

les m'avoient jetté, que parce que je voyois que si un grain de poison tuë, une dragme tuera encore plus promptement. J'étois dans cette erreur, parce que je n'avois pas encore assez bien connu que toutes les maladies viennent de l'archée dévoyé ou irrité, & que le Remede potestatif est doüé d'une excellente vertu, par laquelle il rétablit l'archée & répare ses défauts. C'est pour cela que ces sortes de Remedes doivent être donnez, sans que le malade ou l'archée s'en apperçoivent ; autrement l'archée se fâche & s'échauffe encore davantage en appercevant que l'on s'efforce par les Remedes de calmer son trouble. Il se met en fureur, refuse les Remedes, s'obstine, sort de regle, & aumente l'idée qui fait son mal.

Mais revenons au Remede de Butler, qui guerit en le touchant avec le bout de la langue, ou en le prenant au poids d'un grain. J'ai donné le nom de Drif à cette Pierre, & aux semblables Remedes potestatifs & fermentatifs, parce qu'il signifie sable, ou terre vierge ; & que dans les Animaux ou êtres sensitifs, ces Remedes chassent, comme fait un sable mouvant, toute l'irritation & tout ce qui leur est étranger.

Je dirai premierement les choſes qui ſont neceſſaires à la compoſition de cette pierre ; puis j'enſeignerai, autant que le doit faire un Philoſophe, la maniere de la compoſer.

Il faut premierement que cette pierre ſoit un corps métallique ; qui par ſa longue durée marque l'incorruptibilité, qui par une faveur du Ciel ait acquis la perfection de ſon être, & qui par une grace particuliere du Tout puiſſant, ſemble être deſtiné au ſoulagement des miſerables & des pauvres.

Secondement, cette pierre n'eſt point de ces ſecrets extraordinaires que Dieu ne communique qu'à très peu de Sçavans ou à quelques-uns de ſes Elûs, puiſque nôtre Drif ſemble être principalement deſtiné au ſoulagement des pauvres.

Troiſiémement, il faut que cette pierre ſoit tirée d'un corps naturel qui participe de la benignité métallique, qui auparavant ſoit rendu par la mort & obéïſſant & ouvert, non pas avec l'extinction de ſes forces & vertus, comme ſeroit le cadavre d'une perſonne morte de ſa mort naturelle, mais qu'il ſoit ouvert par l'art ſte en retenant ſes proprietez, délivré de ſes obſtacles, & comme

reſſuſcité & même enrichi, tout-à-fait renouvellé, & ſortant récemment du feu.

Quatriémement, il faut qu'il ſoit reſſuſcité comme de la mort, tout-à-fait volatil & ſpirituel; c'eſt-à-dire, deux ou trois fois ſublimé avec l'adjonction des choſes neceſſaires.

Cinquiémement, mais parce que les volatils periſſent bien tôt en ſe diſſipant, & s'évaporent avant même d'être avalez, d'avoir penetré l'eſtomach & les viſceres, pouſſé & communiqué leur excellence, & pacifié l'archée; cette pierre demande qu'après une parfaite volatiliſation, elle ſoit unie à quelque corps ami, agreable & familier à l'archée qui la retienne comme dans ſon ſein pour la communiquer au corps humain; & pour cela ce corps doit tenir le milieu entre le facile & le difficile à évaporer & diſſiper au feu. De plus, elle y doit être unie par un moyen, lorſque ſa plus grande chaleur eſt preſque adoucie; de peur que la plus grande partie du volatil ne s'évapore en l'uniſſant.

Sixiémement, il doit juſqu'alors non ſeulement par la conſtance de ſon corps, mais encore par l'étenduë de ſes forces

& vertus, être entierement fermentatif, en ſorte que par la communication exceſſive de ſon odeur il puiſſe étendre ſes vertus juſqu'à l'archée pour l'adoucir & l'endormir.

Après avoir décrit la pierre de Butler dans les ſix articles précedens ; nous en allons preſentement donner la compoſition dans les ſix qui ſuivent.

Nous avons enſeigné au Livre de la pierre chap. 8. une maniere particuliere de diſtiller l'eſprit du ſel marin, avec de la terre à potier ou argile deſſechée ; parce que le ſel marin nous eſt très convenable.

Pour faire cette pierre, il faut prendre le reſidu du ſel marin qui demeure dans les féces, qui eſt le marc ou la lie, qu'on appelle *caput mortuum*, ou tête morte. Ce ſel par la perte de ſes eſprits en attire d'étrangers, qu'il renferme en lui, ſans les fixer parfaitement. 2. J'ai enſeigné qu'on ne peut ſéparer le premier être de Venus que par la mort & ſeparation de ſon mercure d'avec ſon ſoulphre ; & même que ce ſoulphre n'eſt tiré que par les adeptes, dont le nombre n'étant que des Elûs, eſt très-rare & très-petit. 3. J'ai encore enſeigné, que dans le vitriol & dans le cuivre diſſous

& plusieurs fois distillé, le cuivre actuel y reste encore. 4. Cette pierre demande du moins une séparation de Venus d'avec les féces du vitriol, laquelle ne se peut faire que par sublimation. 5. Cette sublimation se fait & se perfectionne par un être étranger fermental & parfaitement ami de l'archée. 6. Ayant fondu du sel marin extrait de féces; mêlez y avant sa parfaite condensation environ trois fois autant d'être ou essence de Venus ressuscitée par sublimation & accompagnée de son ferment étranger, & couvrez incontinent le creuset; puis quand tout sera parfaitement refroidy, broyez-le en poudre sur le marbre, & y ajoûtez environ dix fois autant de mousse de crâne humain, qu'il y a d'essence de Venus; & faites des trochisques de cette poudre avec de la colle de poisson dissoute: vous aurez un très-excellent remede, ce sont les propres termes de Vanhelmont.

Est-il possible que les Maîtres de l'Art, après avoir lû tout ce que cet Auteur dit au chap. 8. de la Pierre & de la Gravelle; au chap. 14. des Fiévres & de son essence de Venus; avec tout ce que M. l'Abbé Rousseau dit de la préparation du vitriol, du salpêtre & du

ſel ; eſt-il poſſible, dis-je, que les habiles gens ne voyent pas que le ſoulphre externe, que Vanhelmont dit n'être point eſſentiel au Venus, & qui eſt particulierement deſtiné de Dieu pour la Medecine & pour le ſoulagement des pauvres malades, n'eſt autre que l'huile mere qui reſte après la ſéparation de tout le ſel ou vitriol qui contient ſon ſoulphre & ſon mercure eſſentiel & métallique? Mon frere a enſeigné la maniere de rejetter ce ſel pour ſublimer enſuite, c'eſt-à-dire, rectifier l'eſprit de cette huile ou ſouffre, lequel eſt l'élement du feu ou ſouffre de Venus, dont ce Philoſophe fait la baſe & le capital de ſes Remedes univerſels.

Qui ne voit que ce ferment étranger, dont cet eſprit de Venus doit être accompagné, n'eſt autre que le mercure de Jean de Vigo ci-devant décrit au chap. 4. Ce ferment eſt veritablement étranger au Venus, puiſqu'il eſt eſſentiel & conſtitutif de l'argent vif qui eſt une autre eſpece de métail, quoiqu'ils ſoient tous d'un même genre, comme procedans d'une même racine métallique. Le mercure étant ainſi préparé, Vanhelmont y joint ſon feu de Venus pour le rendre parfaitement diaphoretique, &

& universel. Et pour les rendre tous deux solides, les corporifier davantage & les fixer comme en une espece de pierre; il les unit avec un veritable corps ou alcali fixe de sel marin separé presque de tous les esprits, de la maniere qu'il a enseignée au chap. 8. de la pierre, afin qu'il retienne plus fortement ceux-ci & se les unisse plus parfaitement. En travaillant ainsi, vous avez l'assemblage philosophique de l'esprit du mercure, du souffre de Venus, & du corps du sel réunis ensemble & un remede beaucoup meilleur que le precedant qui n'est composé que du Venus & du mercure. Quoique l'on attribuë de grandes vertus à la mousse du crâne humain, il est aisé de comprendre qu'elle n'est point de l'essence de cette pierre. L'on peut même prendre en sa place de l'essence de sang humain, qui est aussi d'une grande efficacité. Le reste n'y sert que pour la forme exterieure, & pour la facilité de mettre le remede en usage.

Voici la préparation du sel, du salpêtre, du vitriol, & semblables que Vanhelmont enseigne au chapitre de la gravelle ci devant cité. Il y a seulement cette difference, que le vitriol ayant suffisamment de colcotar ou tête morte

pour retenir ſon ſel fixe, il faut mêler parfaitement au ſel marin, au ſalpêtre & ſemblables trois fois autant de terre à potier très ſeche, pulveriſée, & les incorporer enſemble, afin qu'elle aide à retenir le ſel fixe, & par ce moyen à laiſſer aller les eſprits mercuriels acides qui ſont contraires à la Medecine.

Prenez du veritable vitriol commun de Chypre ou de Hongrie très pur & non adulteré. Faites-le cuire & ſecher dans un grand vaiſſeau de terre, juſqu'à ce que le pot ſe caſſe, & que le vitriol ſoit dur comme une pierre; broyez-le en poudre & le diſtillez pour le moins avec ſix cornuës de verre à la fois & très-bien lutées, car celles de terre ou de pierre ſont trop poreuſes; lutez ſi parfaitement le cou de la cornuë à un grand recipient, que rien ne puiſſe exhaler. Poſez vôtre recipient dans un ſable humide & le couvrez d'un ſac à demi plein de pareil ſable que vous humecterez de tems en tems. La cornuë doit être à demi pleine de vôtre poudre de vitriol que vous diſtillerez à feu gradué, augmentant au feu de charbon dans un fourneau à vent le plus ardent qui ſera poſſible. Puis quand il ne paſſera plus d'eſprits à ce degré de feu, vous donnerez un feu

de flamme & de reverbere le plus violent qu'il ſera poſſible jour & nuit pendant cinq ou ſix jours ſans diſcontinuation. Ne vous étonnez pas, ſi vôtre cornuë ſemble fondre, le verre ne fera que s'incorporer dans le lut autant qu'il ſera neceſſaire. Mais ne manquez pas d'ôter vôtre recipient pendant que le feu eſt encore très-fort, parce que les eſprits rentreroient dans la cornuë & dans les féces au moindre refroidiſſement. Prenez vôtre colcotar ou *caput mortuum*, & le brûlez avec le double de fleur de ſouffre, juſqu'à ce que tout le ſouffre ſoit entierement conſumé; arroſez enſuite le colcotar dans un vaiſſeau de verre avec ſon eſprit diſtillé, le colcotar boira auſſi-tôt l'eſprit diſtillé. Vous n'en retirerez que du flegme inutil, parce que l'eſprit reſtera dans le colcotar. Recommencez l'operation ſix ou ſept fois, juſqu'à ce que l'eſprit devienne rouge & furnâge le colcotar, c'eſt la marque de la ſaturité du colcotar, & qu'il faut ceſſer les imbibitions. Sechez ce précieux colcotar & le diſtillez juſqu'au dernier eſprit qui ſera jaunâtre & de l'odeur du miel. Retirez le recipient comme on a fait ci-deſſus; gardez-le dans une fiolle de verre double

bien bouchée ; car s'il y tomboit la moindre goutte d'eau le vaisseau casseroit. Cet esprit ne peut être rendu traitable que par le mélange de celui de la premiere distillation. On ne peut pas même verser une livre d'une fiolle dans une autre, sans qu'il s'en évapore au moins une once, tant il est subtil. Il faut remarquer que le *caput mortuum* du colcotar de la seconde distillation est encore de la nature du cuivre, & devient extrêmement verd. Il s'ensuit de là, comme j'ai déja dit, que le feu de Venus ne se tire que par la parfaite destruction du metal, & par une voye bien plus secrette que celle dont j'ai parlé ci dessus ; (celle que M. l'Abbé Rousseau a manifestée.) Il dit que le vitriol qui abonde en cuivre est moins propre à la distillation & à la medecine que le commun ; que le vitriol de Venus donne un esprit acide de sel mineral ou vinaigre mineral, comme l'esprit commun du vitriol, & non pas une liqueur volatile de cuivre, & que par consequent le souffre de Venus, qui est doux & non acide, est proprement le souffre des Philosophes, destiné à prolonger la vie. Il dit aussi que l'esprit de vitriol que j'ai enseigné ci-dessus guerit quelques mala-

dies chromiques, & que ſon reſidu ou coltotar eſt très-medecinal.

Ce raiſonnement prouve, qu'en préparant du ſel marin commun & du vitriol de Chypre ou de Hongrie commun, on tire le veritable ſouffre de Venus & le premier être du ſel. Si vous uniſſez les eſprits ſublimez de ce ſouffre au mercure de Vigo, vous aurez un remede beaucoup plus excellent que la compoſition que l'on feroit avec l'eſprit de vitriol & le corps du ſel dont on a parlé ci-deſſus, parce que dans ces préparations il reſte encore des acides & des mercures corroſifs contraires à la benignité qui eſt ſi neceſſaire à un remede univerſel. Il faut que le ſel marin commun & le vitriol de Chypre ou de Hongrie commun ſoit préparé ſelon la methode de mon Frere, parce que de cette maniere tous les criſtaux, c'eſt-à-dire, tout le ſel & le mercure métallique ſont entierement ſeparez du vitriol, & tout l'eſprit mercuriel eſt ſeparé du ſel commun.

Abregé de l'operation.

Prenez de l'eſprit rectifié de mere de ſel marin une partie; trois fois autant

d'esprit rectifié de mere de vitriol de Chypre ou de Hongrie ; unissez-les philosophiquement avec deux parties du précipité rouge de Jean de Vigo ; ajoûtez quatre parties d'essence de sang humain : vous aurez une composition bien plus excellente que tous les remedes qu'on a enseignez ci-dessus. Pour la rendre solide, il la faut incorporer avec du sucre candi, & de bonnes gommes & resines, comme sont le camphre, le mastic, le benjoin, le myrrhe, la gomme armoniac, & semblables.

CHAPITRE VI.

Troisiéme Remede universel, tiré des mineraux.

MOnsieur Devisé rapporte dans son Mercure de l'année 1687. que feu M. l'Abbé de Commiers Prevost de Ternant a donné la composition d'une medecine universelle tirée de l'antimoine, que M. d'Aulede Premier President au Parlement de Bordeaux, a fait preparer par trois Artistes : Ce President dit, qu'un de ces Chimistes a réussi, & que les deux autres ont tou-

jours manqué, n'ayant pû parvenir à la veritable préparation du nitre. Il assure qu'un malade qui avoit une fiévre continuë avec une inflammation de poitrine, a été parfaitement gueri en vingt-quatre heures par une seule prise de ce remede, qui fut suivie d'une sueur très-abondante & fort puante. Qu'un autre a été gueri d'une pleuresie avec transport au cerveau. Qu'un frenetique qui étoit devenu comme démoniaque, ayant pris trois fois de cette medecine en trois jours de suite, a pareillement recouvré la santé, & qu'il a gueri sa propre fille d'une pleuresie mortelle.

Composition de la Medecine universelle de feu M. l'Abbé de Commiers; avec l'explication des difficultez.

Prenez du sel nitre rafiné par solutions & coagulations dans de l'eau de pluye distillée, tant de fois que tout l'alun & le sel commun qu'il contient en soient ôtez : ce que vous connoîtrez quand il ne s'en produira plus, & que le nitre en sortira au même poids que vous l'y aurez mis. Observez qu'il ne faut prendre que celui qui se cristallise le premier dans la premiere eau, c'est le meilleur & ce-

lui qui contient toutes les plus essentielles qualitez du nitre. Mettez ce sel fondre lentement dans un vase de fer ; & lors qu'il sera bien fondu, jettez par dessus une petite quantité de charbon de bois doux, comme est le saule bien pilé, qui se brûlera d'abord & se consumera : réïterez peu à peu jusqu'à ce qu'après la détonation le sel nitre soit fixe & qu'il soit devenu d'une couleur un peu verdâtre ; ce qui arrive lors que le charbon ne se souleve pas, comme il faisoit auparavant. Versez vôtre sel nitre fondu dans un mortier de marbre bien chaud; quand le nitre sera refroidi, il sera blanc comme une pierre d'albâtre & cassant comme du verre. Pilez-le incontinent, & étendez la poudre sur des lames de verre ou des assiettes de fayance, ou de terre vernissée. Exposez-le à l'air dans une cave, ou autre lieu dans lequel il soit à couvert de la poussiere, du Soleil, de la pluye, & de la rosée : penchez un peu les assiettes, & mettez dessous un vase de verre pour recevoir la liqueur huileuse qui en coulera par défaillance ; car l'humidité de l'air resolvent les sels nitres dans l'espace de quelques jours, vous trouverez deux fois plus pesant d'huile qu'il n'y avoit du sel nitre,

nitre, si l'operation est faite dans un tems qui ne soit ni trop froid, ni trop chaud, mais temperé & humide. L'augmentation de l'huile vient de ce que votre nitre attire le sel nitre invisible qui est dans l'air. Filtrez cette huile plusieurs fois, puis la mettez sur les cendres chaudes, dans une cornuë avec son recipient pour en tirer une petite quantité de flegme. Mettez l'huile qui reste dans la cornuë sur une quatriéme partie du nouveau sel nitre préparé comme dessus. Remettez le tout en défaillance. Filtrez, retirez le flegme, & recommencez une troisiéme fois toute l'operation, vous aurez une huile ou essence très-pure, très-rectifiée & telle que la demande M. de Commiers. Cette huile est un très-puissant menstruë ou dissolvant pour extraire l'essence ou teinture de toutes sortes de mixtes.

Kerckerin Commentateur de Basile Valentin a dit dans la page 145. que l'esprit de vin ordinaire ne suffit pas pour tirer la vraye teinture du verre d'antimoine, & qu'il en faut de préparé de la maniere suivante. Prenez du sel armoniac sublimé trois fois, quatre onces; de l'esprit de vin tartarisé, & déflegmé dix onces. Mettez le tout en-

ſemble en digeſtion dans un matras bien bouché, juſqu'à ce que l'eſprit de vin ſoit chargé du ſouffre ou feu du ſel armoniac, puis diſtillez à l'alambic. Reïterez toute l'operation trois fois; vous aurez le vrai menſtruë pour tirer la teinture rouge du verre d'antimoine. Mais comme il n'eſt ici queſtion que de tirer la teinture de la teinture, l'eſprit de vin tartariſé doit ſuffire. Prenez donc quatre ou cinq parties de cette huile ainſi rectifiée, & une partie du meilleur antimoine; ce que l'on reconnoît par certaines rouſſeurs qu'il tire de la mine de l'or auprès de laquelle il ſe trouve. Baſile Valentin dans ſon Char de triomphe de l'antimoine, page 208. & 209. de l'impreſſion d'Amſterdam, en 1671. veut que l'on prenne de la mine d'antimoine qui n'ait point paſſé par le feu. Après que l'antimoine ou la mine auront été mis en poudre très-fine ſur le marbre, mettez-le dans un grand matras de verre & l'huile pardeſſus, obſervant que les deux tiers du matras reſtent vuides: bouchez le matras ſi bien, qu'il ne reſpire point; mettez en digeſtion à feu doux ou de lampe, juſqu'à ce que l'huile qui ſurnâge l'antimoine paroiſſe de couleur d'or ou de rubis: alors tirez votre hui-

le, & l'ayant filtrée par le papier, mettez-la dans un autre matras à long coû, & mettez pardessus pour le moins autant de très-bon esprit de vin bien rectifié sur le sel de tartre, & laissez vuide pour le moins les deux tiers du matras. Bouchez bien le matras dans lequel vous aurez mis votre teinture d'antimoine avec votre esprit de vin; mettez en digestion de chaleur lente pendant quelques jours jusqu'à ce que l'esprit de vin ait tiré toute la couleur de l'huile ou teinture d'antimoine. L'huile de nitre restera au fond très-claire & blanche, sur laquelle surnâgera l'esprit de vin impregné de la teinture d'or d'antimoine. Tirez l'esprit de vin ainsi coloré & séparez de l'huile de nitre par décantation; l'huile de nitre servira toujours à d'autres operations pour tirer l'essence de l'antimoine autant de fois que l'on voudra.

Mettez votre esprit de vin dans un alambic de verre; distillez très-doucement jusqu'à ce qu'il ne reste au fond qu'environ la cinquiéme partie, laquelle retiendra avec soi la teinture de l'antimoine, ou bien distillez tout l'esprit de vin, ne laissant au fond que l'essence de l'antimoine. Vous aurez en liqueur ou en poudre la medecine universelle, par

laquelle M de Commiers a assuré qu'on peut se préserver & guerir de toutes sortes d'infirmités.

Si l'on s'en sert en liqueur, on en prendra cinq ou six gouttes dans du vin ou du boüillon, ou quelque liqueur propre à la maladie. Si on l'employe en poudre, on en mettra 3. 4. ou 5. grains, plus ou moins; car si la dose est un peu plus forte ou plus foible, elle ne peut nuire, comme font les medecines ordinaires qui ont presque toutes des qualitez veneneuses; les malades sont gueris dans la seconde ou troisiéme prise. Lorsque le mal est opiniâtre, il faut augmenter la dose à chaque fois, & en prendre trois fois la semaine.

Cette medecine, dit l'Auteur, guerit non-seulement toutes les maladies internes les plus inveterées, mais aussi les externes, étant appliquée en forme de baume sur les playes, les ulceres, & les gangrennes. Elle guérit les fievres quartes, fievres étiques, l'hydropisie, le mal venerien, le mal caduc. Elle fortifie la tête, l'estomach & la digestion comme un or potable; puisque c'est la teinture orifique de l'antimoine, qui est le premier être de l'or. Elle opere ordinairement par transpiration insensible,

ſouvent par les ſueurs & par les urines, rarement par le bas, & encore plus rarement par le vomiſſement, & ſans aucune violence. Le malade n'eſt point affoibli comme par les autres medecines: c'eſt pourquoi on la peut donner à tout âge, à toute complexion & en tout tems. Uſez-en, faites en part au public, & ſurtout aux pauvres; & beniſſez Dieu qui a créé la Medecine.

CHAPITRE VII.

Quatriéme Remede univerſel tiré des mineraux.

La Pierre de feu Baſile Valentin, reconnuë pour Medecine univerſelle, même par les Medecins ordinaires; avec toutes les préparations neceſſaires pour la faire, priſes du même Auteur & de ſon Commentateur au Char de triomphe de l'antimoine.

PRenez de la miniere d'antimoine qui ſe trouve dans les mines d'or, & partie égale de ſel nitre, (l'Auteur dit ſimplement nitre, ſans parler de nitre préparé, il faut pourtant le préparer de

la maniere qui ſera ci-après enſeignée.) Broyez-les en poudres ſubtiles, & les mêlez. Mettez-les ſur un feu moderé & les brûlez enſemble fort doucement; (c'eſt en cette manipulation que conſiſte principalement cette operation,) votre miniere deviendra noirâtre. Faites-en du verre, comme il ſera ci-après enſeigné. Broyez ce verre en poudre ſubtile, & en tirez la teinture rouge de couleur haute, avec le fort vinaigre diſtillé & fait de la propre miniere d'antimoine, de la maniere qu'on le dira cy-après. Retirez le vinaigre par diſtillation au bain, il reſtera une poudre; (prenez bien garde, dit le Commentaire, de ne pas brûler les aîles de votre oiſeau, qui commence à s'élever ſur les hautes montagnes;) de laquelle poudre vous ferez l'extrait avec l'eſprit de vin très-rectifié, ainſi qu'il ſera ci-après enſeigné. Les féces reſteront & vous aurez une belle teinture rouge & douce, qui eſt en grand uſage dans la Medecine. C'eſt le pur ſoulphre d'antimoine le mieux ſeparé qu'il eſt poſſible.

Si vous avez deux livres de cet extrait, prenez quatre onces de ſel d'antimoine préparé, comme on dira ci-après; verſez votre extrait deſſus, & les circu-

lez du moins pendant un mois dans un matras ſcellé hermetiquement, le ſel s'unira au ſoulphre de l'extrait. S'il ſe fait des féces, il faut les ſeparer & en tirer encore l'extrait au bain-marie avec l'eſprit de vin préparé. Pouſſez à feu très-fort la poudre qui reſtera, il paſſera une huile douce de pluſieurs couleurs, transparente & rouge. Rectifiez encore cette huile au bain-marie & en tirez la quatriéme partie,& alors l'huile ſera préparée.

Cette operation étant achevée, prenez du mercure vif d'antimoine fait de la maniere qu'on le dira ci-après : (le Commentaire dit, qu'il faut le veritable mercure des Philoſophes, ſans quoi on ne fera rien. On enſeignera ci-après la maniere de le faire.) Verſez ſur ce mercure de l'huile rouge de vitriol faite ſur le feu, c'eſt-à-dire, avec de la limaille d'acier mêlée avec le vitriol, laquelle ſoit très-rectifiée. Diſtillez le flegme du mercure à feu de ſable, & vous aurez un precipité précieux d'une couleur admirable. Il eſt excellent dans les maladies chroniques & dans les ulceres, il deſſeiche puiſſamment les humeurs qui cauſent les maladies martiales, à quoi il eſt fortement aidé par l'eſprit de l'huile qui eſt reſté avec le

mercure & qui s'eſt uni avec eux.

Prenez de ce precipité & de l'huile douce d'antimoine preparée, comme il eſt ci-deſſus enſeigné, parties égales. Mettez-les enſemble dans un matras bien ſcellé. Le Commentaire dit, qu'il faut pluſieurs mois, & qu'il ne faut pas preſſer cette union martiale: (*puta* 6. mois,) & un feu convenable, (*puta* feu de lampe) avec le tems le precipité ſe diſſoudra dans cette huile & ſe fixera; le flegme même en eſt conſumé par le feu, & il s'en fait une poudre rouge, ſeche & fixe, qui ne fume point.

Voilà, dit l'Auteur, la medecine des hommes & des métaux. Elle eſt agreable & douce, ſans danger, pénetrante & chaſſe le mal ſans provoquer de ſelles. L'uſage en doit être proportionné au temperament, afin de ne pas accabler la nature par l'excès, & de ne pas la priver de l'effet par le deffaut. Il ne faut pourtant pas ſi ſcrupuleuſement craindre l'excès, car il n'eſt pas nuiſible; mais il eſt propre à procurer le recouvrement de la ſanté, & reſiſte au venin lorſqu'il y en a de caché. La doſe ordinaire & ſuffiſante eſt de trois ou quatre grains à chaque fois dans de l'eſprit de vin ordinaire mêlé & temperé avec de l'eau pu-

re, ou dans un boüillon, ou enfin dans un vehicule convenable. Elle guerit les vertiges, & toutes les maladies qui proviennent du poulmon, la difficulté de respirer, la toux, la lepre, la verole, & souvent la peste, la jaunisse, l'hidropisie, toutes sortes de fievres, le poison qu'on a avalé, les philtres, & malefices. Elle fortifie tous les membres, & le cerveau, la tête & tout ce qui en dépend, l'estomach & le foye. Elle guerit toutes les maladies qui viennent des reins, purifie le sang, rompt & pousse la pierre dehors, provoque l'urine retenuë par les flatuositez; restaure & rétablit les esprits vitaux, guerit les suffocations de matrice; arrête & provoque les menstruës, mettant la nature dans l'état & la disposition qu'elle doit avoir, procure la fecondité en rendant la semence saine & prolifique tant aux hommes qu'aux femmes. Si on la mêle aux onguents convenable & qu'on l'applique exterieurement, elle guerit les cancers, les fistules, les os cariez, tous ulceres corrosifs, même le *noli me tangere*; & tout ce qui vient de l'impureté du sang: enfin, c'est un remede qui guerit les accidens qui peuvent arriver au corps humain.

Préparation du Nitre.

Quoique Basile Valentin ne parle dans ce livre d'aucune préparation du nitre, neanmoins on le doit préparer.

Le meilleur est celui qui se cristallise le premier dans la premiere eau, comme contenant toutes les plus essentielles qualitez du nitre.

L'on peut le purifier parfaitement en le dissolvant & coagulant avec de l'eau de pluye pure, distillée ; tant de fois qu'il n'y reste plus d'alun ni de sel commun dont il est beaucoup mêlé ; & que le nitre en sorte au même poids qu'on l'y aura mis.

Mais il ne doit pas être calciné ou fixé ; parce que dans la calcination il perdroit avec sa partie inflammable volatile presque tout ce qu'il contient d'acides, qui doivent servir à la calcination de l'antimoine.

Pour faire le verre d'antimoine.

Prenez votre poudre impalpable ou mêlange d'antimoine & de nitre, calcinez-la parfaitement & doucement dans un fourneau à vent sur une thuile rebor-

dée, évitant de recevoir la fumée, (car elle eſt dangereuſe.) Remuez inceſſamment avec une verge de fer juſqu'à ce que la matiere ne fume plus. Broyez-la de nouveau en poudre impalpable & la recalcinez & reiterez tant de fois, qu'elle ne ſe coagule plus en grumeaux, & qu'elle ſoit blanche comme de la cendre pure; puis mettez votre matiere dans un bon creuſet dans le fourneau, donnez-lui feu de fuſion très-fort, juſqu'à ce que votre antimoine ſoit fluide & clair comme de l'eau, & le tenez en bonne fuſion pendant trois ou quatre heures pour le cuire & rendre bien pur, clair & tranſparent. Jettez-le ainſi dans un vaiſſeau de cuivre large, plat & très-chaud, & vous aurez un beau verre d'antimoine.

Vinaigre d'antimoine ou Vinaigre des Philoſophes.

Pour le faire prenez ſix livres de miniere d'antimoine pulveriſé très-ſubtilement; mettez-la en digeſtion dans un matras avec quatorze livres de pluye diſtillée; il faut que le matras ſoit demi plein, bien ſcellé, & le mettez à chaleur naturelle, ou dans le fumier de cheval pendant quarante jours, qui ſera le

tems que la matiere commencera à écumer & fermenter & non davantage puis mettez cette matiere dans une cucurbite, adaptez-y son chapiteau avec un grand recipient rempli jusqu'au quart d'eau pure, le tout bien lutté, ensorte que le bec de l'alambic entre assez avant dans le recipient, afin que l'eau qui sera dedans & celle qui distillera avant l'esprit puisse en toucher le bec & le surpasser de deux doigts.

Faites distiller l'eau à feu doux, & quand elle sera toute passée, augmentez le feu pour faire passer le sublimé. Broyez les féces avec le sublimé que vous aurez retiré & separé de l'eau par la distillation, & remettez sur le tout la même eau en nouvelle digestion, jusqu'à ce que la matiere commence à écumer ou fermenter, & puis retirez-la avec le sublimé, elle sera plus acre. Reïterez toute cette operation jusqu'à ce que l'eau soit aussi forte que le plus fort vinaigre de vin distillé; plus vous reïtererez, plus votre sublimé diminuëra. Quand vous aurez fait le vinaigre ou acide, prenez de nouvelle miniere, versez le vinaigre dessus & qu'il la surpasse de trois doigts. Mettez-en digestion pendant douze jours dans un pélican à

chaleur douce, votre vinaigre deviendra rouge & bien plus fort qu'auparavant. Verſez le vinaigre par décantation, & le diſtillez ſans addition au bain marie, le clair paſſera, & le rouge demeurera au fond, la teinture tirée avec l'eſprit de vin eſt une excellente medecine. Rectifiez de nouveau le vinaigre au bain marie pour le délivrer de ſon flegme; enfin diſſolvez dans quatre onces de ce vinaigre une once de ſon propre ſel, & le pouſſez fortement à feu de cendres; le vinaigre en deviendra plus fort & d'une plus grande vertu. Il rafraîchit incomparablement plus que le vinaigre commun, & c'eſt un Remede experimenté contre la gangrene cauſée par la poudre à canon, & contre toutes les inflammations; on l'applique en onguent avec le ſel & ſucre de ſaturne; ſi on le mêle avec l'eau d'endive & le ſel prunelle, il guérit l'eſquinancie & l'inflammation de ſang; mêlé avec la troiſiéme partie d'eau de fray de Grenoüilles, & appliqué ſur les bubons peſtilentiels il en tire le venin; & pris interieurement par cueillerées une fois le jour dans un tems de peſte, il rafraîchit très-bien.

Préparation de l'esprit de vin.

Pour la faire, prenez quatre onces de sel armoniac sublimé trois fois, dix onces d'esprit de vin rectifié sur le sel de tartre & parfaitement déflegmé. Mettez ces matieres en digestion dans un matras bien clos, pour charger l'esprit de vin du souffre ou feu du sel armoniac, puis distillez à l'alambic. Reiterez toute l'operation trois fois, & vous aurez le veritable menstruë pour tirer la teinture rouge du verre d'antimoine. Elle se tire aussi par son propre vinaigre, & devient ensuite un très-excellent remede.

Préparation du sel d'antimoine & de son esprit.

Prenez une livre d'antimoine, deux tiers de sel de tartre, & l'autre tiers de salpêtre. (Le Commentateur dit, que le nitre est inutile, qu'il ne faut que du sel de tartre autant que d'antimoine, au lieu du tartre crû que l'Auteur dit de prendre avec le nitre ; sçavoir, autant de tartre que d'antimoine, & la moitié autant de nitre que de tartre.) Broyez

le tout enſemble en poudre ſubtile, & faites fondre au fourneau à vent. Jettez dans le baſſin de cuivre, laiſſez refroidir le regule; réïterez pour le moins trois fois toute l'operation, & juſqu'à ce que le regule ſoit blanc & luiſant comme de l'argent de coupelle.

L'huile de genêvre, ou l'eſprit de therebentine pur & clair qui ſort le premier de la diſtillation, tire au bain-marie, de ce regule pulveriſé une huile rouge comme du ſang, qu'on rectifie avec l'eſprit de vin. Cette huile a les mêmes vertus qne le baume de ſouffre d'antimoine. On en donne trois ou quatre gouttes dans du vin chaud trois fois la ſemaine pour guerir les maladies du poulmon, la toux, l'aſthme, le vertige, les points dans les reins & la vieille toux. Broyez ce regule en poudre impalpable, & le mettez dans un grand vaiſſeau de verre rond, à un feu doux de ſable, l'antimoine ſe ſublimera; abbattez tous les jours avec une plume ce qui ſe ſera ſublimé, & le faites tomber au fond du vaiſſeau, juſqu'à ce qui ne ſe ſublime plus rien, & que tout reſte au fond. Vous aurez un regule d'antimoine fixe & précipité: mais ne vous laſſez pas, car cela demande beaucoup

de tems & de peine. Broyez le précipité en poudre impalpable ; mettez-le dans une cave humide pendant ſix mois ſur un marbre ou pierre qui ſoit propre & plate. Il commencera à ſe réſoudre en liqueur rouge & pure dont les féces ſe ſépareront, c'eſt ſeulement le ſel qui ſe réſoud. Filtrez la liqueur, mettez-la dans une cucurbite ; retirez le flegme par l'alambic pour l'épaiſſir juſqu'à pellicule. Remettez à la cave & vous aurez de beaux criſtaux. Séparez-en le flegme ; ils ſeront tranſparens, mêlez de couleur rouge ; purifiez-les encore une fois dans leur propre flegme, ils deviendront tous blancs, & vous aurez le veritable ſel d'antimoine. Sechez ce ſel, & y mêlez les trois parties de terre de Veniſe appellée tripel ; diſtillez à feu fort, l'eſprit blanc paſſera le premier, enſuite l'eſprit rouge qui devient auſſi blanc. Rectifiez doucement cet eſprit & ſublimez au bain ſec, ou au bain-marie. Vous aurez une autre huile blanche du ſel d'antimoine diſtillez, qui eſt beaucoup inférieur au ſel cy-deſſus fait de la teinture rouge.

Cet eſprit de ſel guerit les fievres quartes & autres ; il rompt la pierre dans la veſſie ; il provoque l'urine,

guerit

guerit les gouttes & purifie le ſang.

Pour faire le Mercure d'antimoine.

Prenez du regule fait comme il eſt enſeigné cy-deſſus huit parties, une partie de ſel d'urine humaine clarifié & ſublimé, une partie de ſel armoniac, & une partie de ſel de tartre. Mêlez tous vos ſels dans un vaiſſeau de terre, verſez deſſus du vinaigre diſtillé & fort; ſcellez hermetiquement, & digerez pendant un mois entier à feu convenable. Puis mettez le tout dans une cucurbite, & diſtillez le vinaigre au feu de cendre, juſqu'à ce que les ſels reſtent ſeuls. Ajoûtez aux ſels trois parts de terre de Veniſe, & pouſſez par la cornuë à feu fort, vous aurez un eſprit admirable. Verſez cet eſprit ſur votre regule en poudre, & les mettez en putrefaction pendant deux mois. Diſtillez-en doucement le vinaigre. Mêlez enſuite avec le reſidu quatre fois autant peſant de limaille d'acier, & diſtillez par la cornuë à feu violent: alors l'eſprit de ſel qui paſſe emporte avec lui le mercure en fumée dans le recipient qui doit être fort grand & à demi plein d'eau. L'eſprit de ſel ſe mêle avec l'eau, & le mercure ſe raſſem-

ble en mercure vif & coulant au fond du vinaigre.

Huile de Mercure d'antimoine.

Pour la faire, prenez du mercure dont on vient de parler, paſſez-le par le cuir; verſez deſſus quatre parties d'huile de vitriol très-rectifié; retirez l'huile, les eſprits demeureront avec le mercure. Pouſſez à feu fort, il ſe ſublimera quelques parties. Remettez ce ſublimé ſur le reſidu, mettez ſur le tout de nouvelle huile au même poids que cy-devant; recommencez toute l'operation trois fois, & à la quatriéme fois broyez ce qui ſera ſublimé avec la terre, il deviendra clair & pur comme du criſtal. Mettez-le dans un vaiſſeau circulatoire, avec autant d'huile de vitriol & trois fois autant d'eſprit de vin; circulez juſqu'à ce que la ſéparation ſe faſſe, & qu'enfin le mercure ſe reſolve en huile qui ſurnâge comme de l'huile d'olive. Cela fait, ſéparez cette huile de tout le reſte: mettez-la dans le vaiſſeau circulatoire avec de fort vinaigre diſtillé, & les laiſſez ainſi environ vingt jours: l'huile qui avoit ſurnâgé reprendra ſon poids & tombera au fond; & tout ce qu'il y a

de reſte de venin demeurera dans le vinaigre qui reſtera troublé. Cette huile merveilleuſe eſt le remede des lépreux. Elle eſt auſſi excellente contre l'apoplexie, parce qu'elle fortifie le cerveau & les eſprits : elle rend l'homme induſtrieux & le rajeunit ; car l'Auteur dit qu'elle fait tomber les ongles & les cheveux aux malades de longues maladies ; elle guerit toutes ſortes de maladies en purifiant le ſang ; elle guérit radicalement toutes les maladies Veneriennes, & il ſeroit difficile d'en rapporter toutes les vertus. Si on prépare bien ce remede, on peut ſe vanter d'avoir un teinture qui ne céde en merite qu'à la pierre philoſophale.

Fixation du Mercure commun.

L'Auteur dit que le mercure commun ſe fixe par le moyen des eſprits métalliques dont la mere de ſaturne abonde, ſans quoi il eſt impoſſible de le fixer ; à moins que ce ne ſoit avec la pierre philoſophale qui le rend fuſible & malleable comme les autres métaux La méthode de tirer ces eſprits métalliques, eſt la même que celle que mon Frere a obſervée ſur toutes les minieres ou terre métalliques.

CONCLUSION.

Mercure des Philosophes.

IL est facile de comprendre par tous ces procedez, que l'on peut faire les mêmes ou semblables operations avec les minieres, matieres, & meres de tous les métaux, aussi-bien qu'avec celles de l'antimoine & du saturne. Bien davantage, il est manifeste que ces minieres étant préparées & réincrudées par la méthode de mon Frere, comme la mere de vitriol, de salpêtre & de sel; ce sont autant de dissolvans radicaux de métaux: & que celui qui seroit tiré de la miniere & mere de l'or ou du mercure de mine d'or, doit être le mercure des Philosophes, capable de dissoudre naturellement, radicalement & essentiellement l'or vulgaire bien purifié, & (en les cuisant ensemble philosophiquement au feu de la nature, c'est-à-dire, au dégré du feu qu'il convient,) de l'exalter en une veritable medecine métallique pour la transmutation des métaux imparfaits. Il faut observer qu'au lieu que Basile Valentin ne laisse la miniere d'an-

timoine en digeſtion avec l'eau de pluye diſtillée aprés la fermentation que juſqu'à la premiere effervescence dont il fait le vinaigre des Philoſophes, qui n'eſt pas un diſſolvant ſi parfait que leur mercure; il faut laiſſer aller la fermentation de la miniere juſqu'à la perfection, afin d'ouvrir parfaitement la matiere, & d'en tirer radicalement les principes, leſquels n'ayant pas encore atteint le dernier état de la nature métallique dans la ſimple miniere, ne donnent qu'une ſubſtance mercurielle, c'eſt-à-dire, la matiere prochaine des métaux, qui eſt ce que les Philoſophes appellent leur mercure.

Ce mercure ou diſſolvant des Philoſophes eſt bien différent du grand circulé ou alkaeſt de Paracelſe; l'un & l'autre different de l'eſprit univerſel dont ils ſont ſur-abondamment animez. Leur principale difference ne conſiſte pourtant qu'en ce que le mercure des Philoſophes eſt ſpecifié & déterminé à la nature métallique; au lieu que l'alkaeſt eſt un diſſolvant general & indéterminé. L'un & l'autre n'eſt different de l'eſprit univerſel, qu'en ce que celui-ci eſt la forme & l'ame des deux autres dans leſquels il eſt concentré & ſouverainement exalté. Ainſi la matiere ou le corps de

l'alkaeſt doit auſſi être univerſelle & indéterminée, pour convenir à la réſolution radicale, naturelle & eſſentielle generalement de tous les corps ſublunaires ſans réaction, telle qu'eſt l'eau pure élementaire, ſur laquelle l'Eſprit de Dieu (qui eſt cet Eſprit univerſel) étoit porté à la création du monde; le même eſprit dont toute la terre eſt rempli, *ſpiritus Domini replevit orbem terrarum*: le même qui fit la ſéparation de la lumiere d'avec les tenebres qui couvroient la face de l'abîme & qui fut concentré dans les aſtres avec cette lumiere, comme dans des ſources fécondes & inépuiſables; d'où il ſe répand abondamment dans l'immenſité des cieux, & dans la vaſte étenduë des airs, par le moyen de ce l'on appelle leurs influences; ainſi que les effets ſenſibles & continuels de celles du Soleil & de la Lune le prouvent invinciblement. C'eſt-à-dire, par la ſplendeur & l'irradiation de leurs differentes lumieres, qui ſont des écoulemens féconds, agiſſans & magnifiques de cet eſprit, qui eſt l'ouvrier incompréhenſible de toutes les merveilles de la nature. Lumieres qui font encore, comme elles feront juſqu'à la conſommation des ſiécles, l'ornement, l'éclat & la clar-

té du firmament ; ainsi que la beauté, le lustre & la fécondité des Elemens par l'illumination, (*ut illuminent terram*) avec laquelle ils séparent la lumiere essentielle & interieure que les Elemens ont reçue d'avec les tenebres dont elle est obscurcie. *Et posuit eas (stellas) in firmamento cœli, ut lucerent super terram & praessent diei & nocti, & dividerent lucem & tenebras.* Séparation, mouvement, illumination, qui sont le premier principe de toutes les generations sublunaires.

Mais ce n'est ni mon intention, ni mon dessein de traiter de ces matieres. Je dirai seulement, à la confusion de ces présomptueux, qui osent témerairement condammer les transmutations qu'ils ignorent, que celles qui se font à leurs yeux dans toute la nature, par la productions des êtres nouveaux, & dans leur propre corps par la conversion des mêmes alimens en tant de substances differentes & en tant de differentes organes dont la machine du corps humain est composée, & en pierre mêmes qui se forment dans le corps : toutes ces transmutations, dis-je, prouvent sensiblement & manifestement que la transmutation des êtres, non-seulement n'est

point impoſſible, mais qu'au contraire elle eſt très-réelle, effective & ordinaire, rien n'étant ſi commun dans la nature, ni plus facile à un ferment parfait convenablement uni aux matieres propres & bien diſpoſées; ainſi que l'inflammation ſubite de la poudre à canon, & l'action inſtantanée & mortifere de quelques poiſons le montrent viſiblement. Car les fermens ſont les agens formels & les cauſes efficientes des tranſmutations. C'eſt ainſi que le ferment pétrifiant qui abonde dans l'Arabie déſerte, & principalement ſur les bords de la mer rouge, change en fort peu de tems des melons, des ſerpens, des champignons, des morceaux de bois, & même de groſſes bûches en pierre: Comme mon Frere qui l'a vû, l'aſſure dans ſon Chapitre ou Traité de la *Manne*, en parlant de la vertu coagulative de celle du Mont Sinaï, dont il a fait & raporte l'experience.

Où eſt donc la répugnance & l'impoſſibilité de préparer, purifier, exalter ſi parfaitement le ferment de l'or qu'il puiſſe promptement communiquer ſa vertu orifique aux métaux imparfaits, qui ſelon tous les Philoſophes, ne different qu'accidentellement, & ne ſont tous qu'un

qu'un or plus ou moins crû ; & tout ensemble plus ou moins chargé d'impuretez ? Parce que notre ignorance & la foiblesse de notre génie nous refusent la pénetration de ce mystere, est-ce une raison pour en nier absolument la possibilité ? Qui croiroit celle de la poudre à canon & de ses admirables & terribles effets, si l'on n'en voyoit l'experience ? Pourroit-on raisonnablement en nier la possibilité pour ne la pas comprendre, & n'en sçavoir ni la composition, ni la promptitude, ni l'activité, ni l'impetuosité ni le feu, ni la violence ? Combien de choses sont possibles dans la nature, qui passent la portée de nos foibles intelligences ?

Il y a bien plus de raison de condamner l'orgüeil de ces téméraires critiques ; ainsi que l'avarice & le déreglement de ceux qui ne s'infatuënt de l'espérance de réüssir en cette mysterieuse recherche, que dans le dessein de se remplir des illusions du siécle, & de s'enyvrer des vains plaisirs de cette vie mortelle. Au contraire, on ne peut sans doute assez loüer ceux qui tâchent de profiter, comme feu M. l'Abbé Rousseau avoit si heureusement fait, des lumieres des grands Philosophes qui ont traité de cette me-

decine myſtique & parfaite, pour parvenir à la découverte des voyes de la nature dans la production de ſes merveilles, & pour l'imiter dans la préparation des remedes que la charité leur fait chercher pour le ſoulagemenr du prochain.

L'Art avec la nature, ou plutôt la nature aidée part l'art, avance & perfectionne une infinité de productions, qui ſans le ſecours de l'art ſeroient extrêmement tardives & imparfaites. C'eſt ſur ce principe que la medecine opere la guériſon de la plus grande partie des maladies. Elle ſépare ce qui eſt nuiſible, exalte la vertu des médicamens, fortifie, la nature & lui procure par ces moïens la facilité de ſe rétablir promptement dans ſes fonctions, & de reprendre ſa ſanté, c'eſt-à-dire, ſon état de perfection : au lieu que ſi elle étoit abandonnée à elle-même, elle ſuccomberoit ſouvent ſous le poids du mal, ou traîneroit en longueur, ſans pouvoir qu'à peine & avec une longue ſuite de tems diſſiper les cauſes de la maladie, réparer ſes forces & reprendre ſa premiere vigueur.

Il eſt donc de la dignité des grands Princes & de l'utilité du public, d'animer, comme fait notre auguſte & in-

comparable Monarque, les grands Génies à la recherche des Remedes extraordinaires, & à manifester les mysteres des Philosophes. Mais s'il est possible qu'il y ait des Remedes universels, comme on n'en peut pas raisonnablement douter après tout ce que nous en avons prouvé ; comment celui qui a refusé d'entendre seulement la simple lecture du procedé que nous lui en avons proposé pour Sa Majesté, pourra-t'il s'excuser d'avoir ainsi privé d'une si belle & si utile connoissance le plus grand Roy de l'Univers ?

FIN.

Approbation de Monsieur Burlet, de l'Academie Royale des Sciences, Docteur Regent de la Faculté de Medecine, à Paris.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Manuscrit, Ouvrage posthume de M. l'Abbé Rousseau, cy-devant Capucin du Louvre, & recueilli par les soins de M. son Frere, où j'ai trouvé quelques préparations de Remedes Chymiques qui peuvent être d'un fort bon usage en Medecine, la plûpart tirées de Vanhelmont, de Paracelse, & de Basile Valentin. Fait à Paris ce 13 Juillet 1701.

Signé BURLET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Le Sieur ROUSSEAU DE LA GRANGE-ROUGE Avocat en Parlement, Nous a fait remontrer qu'il a pris soin de recueillir après la mort du feu sieur Abbé Rousseau son frere, notre Medecin, plusieurs de ses Manuscrits, & que pour l'utilité publique Nous lui avons permis & accordé en 1696 de faire imprimer un de ses Ouvrages intitulée *Secrets & Remedes éprouvez,*

dont les experiences on été faites au Louvre ; Et en 1701 un autre intitulé *Préservatifs & Remedes universels, tirez des Animaux, des Vegetaux & des Mineraux* ; mais comme le premier Privilege cessera au mois de Novembre prochain, & l'autre au mois d'Août de l'année prochaine, que le dernier de ces Livres est tellement relatif au premier, que de quelque importance que ce dernier soit, il deviendroit comme inutile sans l'autre, qui en est la base & le fondement, & que dans les derniers tems il n'a pas été en état d'en faire, pendant l'intervale de ses Privileges, tirer des Exemplaires en assez grand nombre, pour satisfaire le Public qui les recherchent de nouveau, il nous a très-humblement fait supplier pour le désinteresser de la dépense qu'il y a fait, & qu'il convient encore de faire pour une seconde Edition, de lui permettre de faire réimprimer lesdits Livres. A CES CAUSES, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, de faire réimprimer lesdits deux Ouvrages intitulez *Secrets & Remedes éprouvez, ensemble Préservatifs & Remedes universels, tirez des Animaux, des Vegetaux & des Mineraux par le Sieur Abbé Rousseau*, en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera ; & de les faire vendre & distribuer par tout notre Royaume pendant le temps de quatre années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à toutes persones de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer & contrefaire lesdits

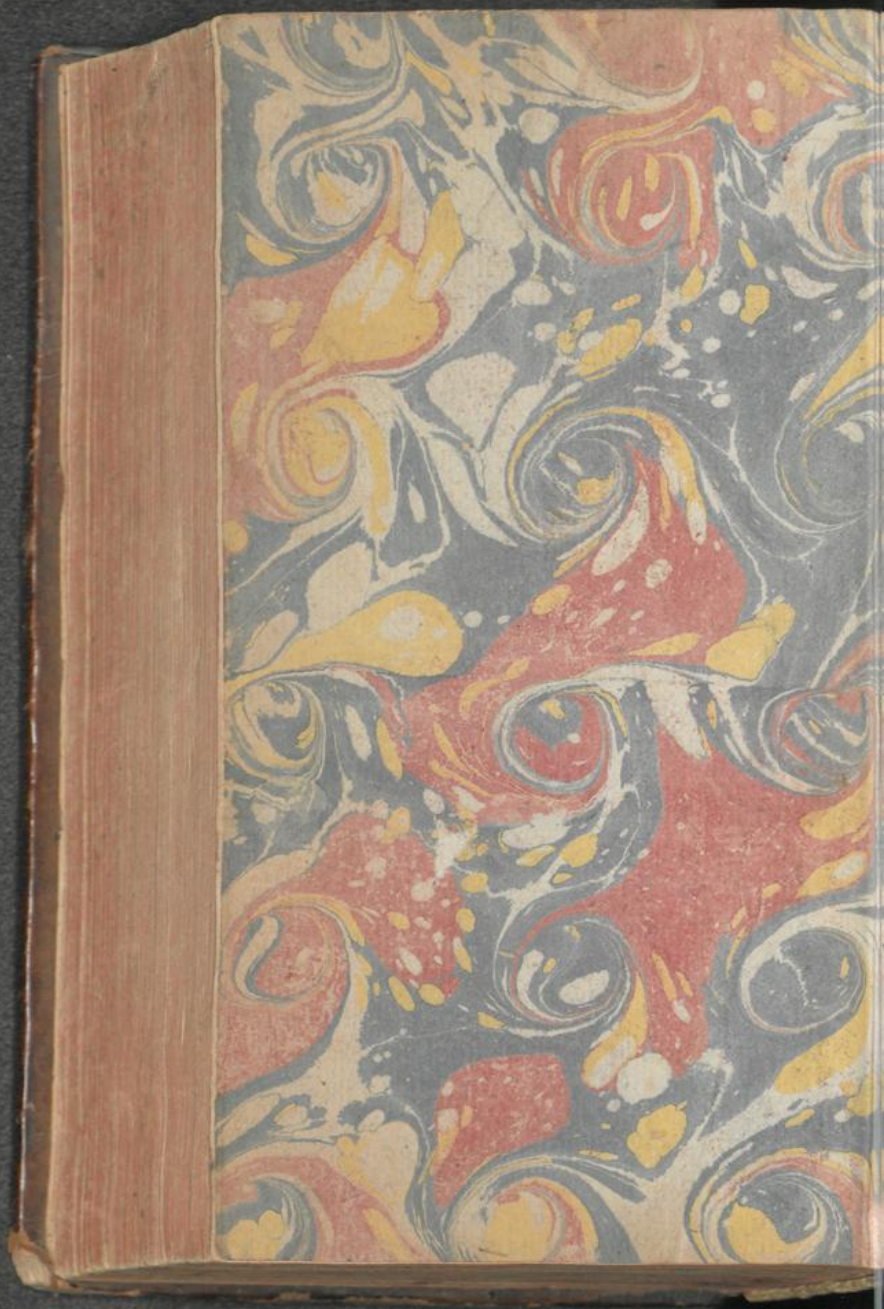
Livres en tout ni en partie, ſans la permiſſion expreſſe dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre-dit Royaume & non ailleurs; & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les expoſer en vente, il en ſera mis de chacun deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites préſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans

demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le dix-ſeptiéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſix, & de notre régne le ſoixante-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE COMTE.

J'ay cedé & transporté mes droits preſens & à venir du preſent Privilege & deſdits deux Livres au Sieur Claude Jombert Marchand Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entre nous. Ce jourd'hui trente Novembre 1706. ROUSSEAU DE LA GRANGE-ROUGE.

Le Privilege a été avec la ceſſion cy-deſſus au Sieur Claude Jombert, Regiſtrez ſur le Regiſtre N° 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 149 N° 328. conformément aux Reglemens, & notament à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris, ce ſixieme Decembre 1700.

Signé, GUERIN, *Syndic.*

200.-